
McGhee
597
vol. 2

VOYAGE

DE

LA PROPONTIDE

ET

DU PONT-EUXIN.

TOME SECOND.

VOYAGE
DE
LA PROPONTIDE
ET
DU PONT-EUXIN;

AVEC la Carte générale de ces deux mers, la description topographique de leurs rivages; le Tableau des mœurs, des usages et du commerce des peuples qui les habitent; la Carte particulière de la Plaine de Brousse en Bithynie, celle du Bosphore de Thrace, et celle de Constantinople accompagnée de la description des Monumens anciens et modernes de cette Capitale;

Par J. B. LECHEVALIER, membre de la Société libre des sciences et arts de Paris; des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Cassel et de Madrid.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais-Égalité, galeries de bois, n.° 240.

AN VIII. (1800.)

VOYAGE
DE LA PROPONTIDE
ET
DU PONT-EUXIN.

QUATRIÈME PARTIE.

MONUMENS MODERNES DE CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE PREMIER.

Explication de la Carte.

PARMI les voyageurs modernes qui ont écrit sur la topographie de Constantinople, il n'en est aucun qu'on puisse comparer avec Grelot et Pierre Gilles. Le premier étoit un architecte habile, du siècle de Louis XIV. Le second fut envoyé dans le Levant par François I.er pour y rechercher des

manuscrits, et y fut oublié par ses ministres. Réduit à la cruelle alternative de mourir de faim ou de s'enrôler dans l'armée du grand-seigneur, il fit plusieurs campagnes contre les perses; enfin il trouva moyen d'échapper aux turcs, et se rendit à Rome, où il publia ses voyages.

Le sol de Constantinople n'a point changé de face, depuis l'époque où ce savant antiquaire en a fait la description. La direction des collines et des vallées n'a point été altérée par les tremblemens de terre; mais plusieurs monumens dont il parle ont déja disparu. Les effets puissans et multipliés d'une religion nouvelle, les ravages du tems et les fréquens incendies les ont renversés; ceux qui ont résisté à ces fléaux sont renfermés dans des enceintes impénétrables à la vue des chrétiens, ou bien ne sont plus consacrés à leurs usages primitifs. Des jardins ont pris la place des citernes; des

églises ont été transformées en mosquées, en magasins d'armes, en ménageries de bêtes féroces.

Au milieu de ces obstacles, comment retrouver tant de monumens perdus, comment d'ailleurs exposer un instrument de géométrie au milieu de la ville sacrée, où un infidèle ne sauroit faire un pas avec quelque sureté sans la sauve-garde d'un janissaire ? Comment approcher de ces harems et de ces mosquées où la superstition veille sans cesse de concert avec la jalousie ?

Toutes ces difficultés ont été surmontées par le crédit de l'ambassadeur Choiseul-Gouffier, et par son zèle constant pour l'avancement des sciences. A force de présens on a pénétré dans les mosquées et jusques dans l'enceinte des sept Tours, où l'on a découvert la *porte Dorée*, que le célèbre d'Anville croyoit détruite. On a fixé, en un mot, la position des principaux monumens, tant anciens que modernes.

L'ingénieur Kauffer, aux talens duquel je rends ici un nouvel hommage, a partagé avec moi les dangers de ce travail difficile; et pendant près de six mois qu'il a duré, il ne s'est pas écoulé un seul jour que nous n'ayons l'un et l'autre bravé la peste pour découvrir un monument, ou pour en fixer la position.

Le 6 décembre 1785, nous sommes entrés pour la première fois dans l'enceinte de Constantinople, par la porte appelée *Zindan-Kapoussi.* Notre premier travail a été de prendre le nom de chaque édifice remarquable, d'en étudier les formes extérieures, et d'y observer quelque signe distinctif, afin de pouvoir le reconnaître de loin dans nos opérations topographiques. Cette précaution a rarement été suffisante; et si l'on en excepte les mosquées impériales, il y en a peu dans Constantinople au pied desquelles il n'ait fallu revenir jusqu'à trois et quatre fois, pour

vérifier leur position et les distinguer de celles qui les entourent.

Après trois mois de recherches et d'observations réitérées dans ce genre, nous étions parvenus à retrouver tout ce qui reste des monumens anciens décrits par Pierre Gilles; et nous avions acquis une telle habitude des mosquées, que, malgré leur nombre immense et l'uniformité de leurs minarets, nous pouvions les désigner à la première vue par quelque caractère particulier dans leur construction, ou par quelque objet remarquable dans leur voisinage : il nous restait encore à déterminer leur position.

Le 24 mars 1786, nous mesurâmes sur la plaine de l'Okmeïdan une base de huit cents toises. Cette opération a été suivie de vingt stations principales, dont je joins ici les relèvemens, plutôt pour inspirer de la confiance dans nos travaux, que pour en faire remarquer l'importance et les dangers : on con-

çoit que les opérations de détail ont dû être beaucoup plus nombreuses, et qu'il serait superflu de les soumettre au jugement des lecteurs.

PREMIÈRE STATION.

La base a été mesurée entre la lisière d'un bois extérieur à la carte, près des vignes de Saint-Dimitri, et la borne que l'on voit sur le chemin de l'Okmeïdan aux eaux douces ; c'est le seul espace plan un peu considérable qu'on rencontre dans les dehors de la ville.

La première station a eu lieu à la borne. L'instrument étoit aligné sur la lisière du bois, autre extrémité de la base.

On a relevé les objets suivans, dont on avoit la vue la plus complète :

Le mont Bourgourlu derrière Scutari, sur la côte d'Asie,

L'église de Saint-Dimitri,

Le minaret des Itchoglans,

Le fanal d'Asie,

La tour de Galata,

La mosquée de Sainte-Sophie,
La mosquée du sultan Achmet,
La colonne Brûlée,
L'Osmanie,
La mosquée d'Ali-Pacha,
Celle de Beiazit ou Bajazet,
La Solimanie,
Un arbre remarquable de l'Okmeïdan, etc. etc.

DEUXIÈME STATION.

A la lisière du bois ou à l'autre extrémité de la base, l'instrument aligné sur la borne, on a relevé les objets précédens, et l'on a fixé leur position.

TROISIÈME STATION.

A la même borne, et l'instrument aligné sur l'arbre remarquable de l'Okmeïdan, on a relevé :

La mosquée d'Andrinople,
La ruine de Tekir-Seraï,
Un arbre dans le cimetière des juifs,
L'éminence appelée *Maltépé*,
Le kiosk, voisin de la ferme de la sultane,

La mosquée d'Eioup,
Le Mehkémé,
La mosquée de Haivan-Seraï,
Celle de Balat, etc. etc.

QUATRIÈME STATION.

Au pied d'un arbre situé au coin des vignes de Saint-Dimitri, l'instrument aligné sur la lisière du bois, extrémité nord de la base, on a relevé:

La ruine de Tekir-Seraï,
La mosquée d'Andrinople,
La mosquée de Kara-Gumruk,
La mosquée du sultan Sélim,
La mosquée de Mahomet,
Avret-Bazar, ou le marché aux femmes,
L'extrémité orientale des aqueducs,
La mosquée de Chah-Zadé,
La mosquée de Laleli,
La Solimanie,
La mosquée de Bajazet,
La tour de Galata,
L'Osmanie,

La mosquée d'Ali-Pacha,

La colonne Brûlée,

La tour des Itchoglans,

La mosquée du sultan Achmet,

La mosquée de Sainte-Sophie,

La mosquée de Scutari, voisine de la maison de Mufti-Zadé,

Le promontoire appelé *Moundé-Bouroun*, sur la côte d'Asie,

Le fanal d'Asie,

Kavak-Kiosk,

Kis-Koulessi, monument appelé par les francs *Tour de Léandre*, etc.

CINQUIÈME STATION.

Au pied du jardin de l'église patriarchale ; l'instrument aligné sur le gros arbre de l'Okmeïdan, et ayant la pointe d'Einalu-Kavak dans le même alignement, on a relevé :

Un arbre très-remarquable dans le cimetière des juifs,

L'église d'Aïa-Paraskevi,

La mosquée de la Rose, appelée *Gul-Dgiami*,

La mosquée de Balat-Kapou,

La mosquée de Haivan-Seraï,

Le Mehkémé qui en est voisin,

La mosquée d'Eioup, etc.

SIXIÈME STATION.

Au même lieu, et l'instrument aligné sur le même arbre, on a relevé :

Eïnalu-Iskelessi,

La mosquée de Tersana,

La machine à mâter,

Le magasin des bois de construction,

La caserne des galiondgis,

La tour de Galata, etc.

SEPTIÈME STATION.

Au pied d'un arbre, sur la hauteur entre Saint-Dimitri et la mosquée de Piali-Pacha, l'instrument aligné sur un arbre déja fixé dans les vignes de Saint-Dimitri, on a relevé :

Le réservoir sur le chemin des cimetières,

La première mosquée de la rue de Pera,

La mosquée de Hadgi Méhémet,

La mosquée des Itchoglans,

La tour de Galata , etc.

HUITIÈME STATION.

Au pied de l'arbre de l'Okmeïdan, l'instrument aligné sur la borne de la base, on a relevé :

La perche servant de but aux bombardiers,

L'arbre isolé au-delà des cimetières d'Eioup,

L'angle d'un mur au-dessus de Has-keu,

Le grand cyprès sur le chemin de Has-keu,

La mosquée d'Eioup,

Le Kiosk de la sultane,

La deuxième mosquée du village d'Eioup,

Le minaret du village de Topchiler ou des Canonniers,

La mosquée d'Egri-kapi, etc.

NEUVIÈME STATION.

Au pied du même arbre, l'instrument aligné de la même manière, on a relevé :

La mosquée de Haïvan-Kapi,

La ruine de Tekir-Seraï,

Les deux cyprès des Blakernes,

La mosquée de la porte d'Andrinople, *Edrené-Kapou-Dgiami ;*

Le Mehkémé qui en est voisin,

La mosquée de Balat-Kapi,

La mosquée de Hahrié, etc.

DIXIÈME STATION.

Sur les murs de la ville, près de la porte du Canon, *Top-Kapoussi*, on a fait des opérations de détail qui n'étoient pas les moins dangereuses, parce qu'on dominoit sur l'intérieur des maisons et sur les harems.

ONZIÈME STATION.

Sur le sommet de Moundé-Bouroun, promontoire d'Asie ; au pied d'un arbre fixé précédemment par l'astronome Tondu, lorsqu'il détermina la longitude et la latitude de Sainte-Sophie, par rapport à l'observatoire de Pera, l'instrument aligné sur le fanal d'Asie, on a relevé :

Le cyprès isolé au fond du golfe de Moundé-Bouroun,

La mosquée de Kadi-Keu,

Kavak-Seraï, etc. etc.

DOUZIÈME STATION.

Au pied du fanal d'Asie, l'instrument aligné sur la tour de Galata, on a relevé :

L'éminence appelée *Maltépé*, près des murs de la ville du côté de la terre ;

La mosquée de Top-Kapou,

La maison remarquable d'un arménien près de Ieni-Baktché,

Un gros arbre sur les murs de la ville, près du jardin des Sept-Tours,

La colonne d'Arcadius,

La porte de Daoud-Pacha,

Timar-Hané, ou l'hôpital des fous,

La mosquée du sultan Achmet, etc.

TREIZIÈME STATION.

Sur les ruines appelées par les francs *palais de Constantin*, et par les turcs *Tekir-Seraï*, l'instrument aligné sur la tour de Galata, on a relevé :

Le mont Bourgourlu,

Un grouppe d'arbres au sud de cette montagne,

Le minaret des Itchoglans,

Le kiosk du Capitan-Pacha,

La pointe du sérail,

La pointe de la cinquième colline,

La mosquée du sultan Sélim,

La tour du janissaire Aga,

La Solimanie,

La mosquée de Fétié, dans l'alignement de la Solimanie,

La colonne Brûlée,

La mosquée du sultan Mahomet,

La mosquée de Kara-Gumruk,

La mosquée de Chekrié,

La mosquée d'Andrinople,

La mosquée d'Aï-Bazar,

Le kiosk des canonniers, *Topchiler-Kiosk*, etc.

QUATORZIÈME STATION.

Sur la tour de Galata, l'instrument aligné sur la Solimanie, on a relevé :

La mosquée de Chah-Zadé,

L'extrémité orientale des aqueducs,

Le château des Sept-Tours,

La mosquée de Mahomet,

La mosquée de la Rose, *Gul-Dgiami* ;

La mosquée d'Ekim-Oglou, etc.

QUINZIÈME STATION.

Sur l'éminence appelée *Maltépé*, l'instrument aligné sur la tour de Galata, on a relevé :

La mosquée du sultan Sélim,
La mosquée de Kara-Gumruk,
La Solimanie,
La mosquée de Mahomet,
Sainte-Sophie,
L'Osmanie,
Orta-Dgiami,
La mosquée du sultan Achmet,
La mosquée de Laleli,
Le fanal d'Asie,
La mosquée du Pelletier, *Kurktchi-Dgiami*,
Les trois principales tours du château des Sept-Tours,
La tour de Marmara,
Un cyprès isolé au haut du jardin des Sept-Tours,
La mosquée de Daoud-Pacha,
Hunkiar-Kiosk, etc.

SEIZIÈME STATION.

Près de Sultan-Tchiftlik, l'instrument aligné sur l'arbre du cimetière des juifs, on a relevé :

L'église de Saint-Dimitri,
La mosquée d'Eioup,
L'arbre de l'Okmeïdan,
La mosquée de Sahli-Mahmout,
La pointe de Eïnalu-Kavak,
Kavak-Seraï,
Sainte-Sophie,
La tour du janissaire Aga,
La mosquée du sultan Sélim,
L'Osmanie,
La colonne Brûlée,
La mosquée d'Ali-Pacha, etc.

DIX-SEPTIÈME STATION.

Dans la maison d'un arménien près de Vlanga-Bostan, l'instrument aligné sur le fanal d'Asie, on a relevé :

La mosquée du sultan Achmet,

La colonne Brûlée,

La porte de Tchatlady,

Le fanal de Constantinople placé sur les murailles de la ville,

La mosquée d'Ali-Pacha,

L'Osmanie,

La mosquée de Bajazet ou Beïazit,

La Solimanie,

La mosquée de Laleli,

La mosquée de Chah-Zadé,

La mosquée de Mahomet,

Son tombeau,

La mosquée de Kara-Gumruk,

Dgellat-Tchesmé, ou la fontaine du bourreau,

La mosquée de la porte d'Andrinople,

La mosquée de Hasséki - Avret-Bazar.

La mosquée de la Citerne, *Boudroum-Dgiami*,

La mosquée de Dgerrah-Pacha,

La mosquée d'Imrhor, ou de l'Ecuyer, etc.

DIX-HUITIÈME STATION.

Sur les murs de la ville près de Top-Kapou, l'instrument aligné sur le fanal d'Asie, on a relevé :

La mosquée d'Ak-Seraï,
La mosquée de Hasséki,
La mosquée de Mollah-Gurani,
La mosquée de Ioksé-Kalderum,
La mosquée de Daoud-Pacha,
La mosquée de Barut-Hané,
La mosquée d'Ekim-Oglou,
La mosquée d'Alté-Mermer (l'ancienne église appelée par les grecs *Panaghia-exi-Marmara*.)
La mosquée du Pelletier-Kurktchi-Dgiami,
La mosquée de Kodja-Moustapha,
La mosquée de Saraï-Meidan,
Celle de Mevlané,
Celle de Adgi-At, ou du Cheval verd,

La colonne de Marcian,
La mosquée de Cheislam, etc.

DIX-NEUVIÈME STATION.

Dans le jardin voisin des Sept-Tours, l'instrument aligné sur Kavak-Serai, on a relevé :

La colonne Brûlée,
La maison de l'arménien,
La tour voisine de Ieni-Baktché,
La mosquée de Hasséki,
La mosquée de Dgerrah-Pacha,
L'église grecque appelée *Soulou-Monastiri*,
La mosquée de Tchilinghir, etc.

VINGTIÈME STATION.

Sur la côte d'Asie, près de Kavak-Seraï, l'instrument aligné sur la tour de Galata, on a relevé :

Les points les plus remarquables du canal du Bosphore, tant sur le rivage d'Asie que sur celui d'Europe;

Le fanal de Constantinople,
La porte de Tchatlady,
La mosquée de sultan Achmet,
La colonne Brûlée,
La mosquée d'Ali-Pacha,
L'Osmanie,
La mosquée de Beïazit,
La Solimanie,
La mosquée de Chah-Zadé,
La mosquée de Mahomet,
Son tombeau,
La mosquée de Kara-Gumruk,
Dgellat-Tchesmé, ou la fontaine du Bourreau,
La mosquée de la porte d'Andrinople,
La mosquée de Hasséki,
La mosquée de Boudroum,
La mosquée de Dgerrah-Pacha, etc. etc.

Les rues principales ont été levées avec exactitude; on a été moins scrupuleux pour celles du quartier des

Sept-Tours, qui ne présentoient à cette époque qu'un amas de ruines ; il auroit été plus qu'inutile d'employer une précision géométrique pour déterminer la direction de ces petites rues détournées, qui sont d'un moment à l'autre la proie des flammes, et sont presque toujours rebâties sur un nouveau plan.

CHAPITRE II.

Vue générale de Constantinople.

A l'extrémité orientale de l'Europe, un promontoire en forme de triangle, s'avance vers l'Asie; deux de ses côtés sont baignés par la mer, il tient au continent par le troisième; sa surface est entrecoupée de sept collines, du haut desquelles on domine sur la plus grande partie de la Propontide, et l'on découvre jusqu'au sommet du mont Olympe en Bythynie. A la pointe de ce promontoire, les eaux du Pont-Euxin, après avoir descendu le Bosphore, viennent se partager en deux branches, dont l'une se dirige vers la Propontide, et l'autre pénètre dans l'intérieur du continent de l'Europe, pour y former le port le plus commode qu'il y ait au monde.

C'est là que le navigateur Byzas (1), fils de Neptune, conduisit une colonie d'Argos et de Mégare; c'est là qu'il fonda la ville de Byzance, qui, après la défaite de Xerxès, fut fortifiée par Pausanias, général de Lacédémone (2). Cette ville, par les avantages de sa situation, étoit appelée à devenir la métropole de l'univers. Les byzantins surent les mettre à profit; maîtres des deux détroits du Bosphore et de l'Hellespont, ils les ouvroient aux commerçans, ils les fermoient à l'ennemi.

C'est ainsi qu'une poignée d'hommes, de vagabonds peut-être échappés de la Grèce, devint une puissance formidable aux rois de Bythynie, battit Philippe, et fit plus encore, en résistant aux gaulois de ces tems là, qui, comme ceux d'aujourd'hui, étoient le

(1) Hérodote, l. 2. Thucydide, l. 1. Polybe, liv. 1, 4. Eutrope, liv. 7.

(2) Scaliger, *Animadv. ad Euseb.*, page 81. Ducange, Const. l. 1, p. 1, ch. 15, 16.

peuple le plus belliqueux de l'Europe.

Lorsque les romains eurent étendu leurs conquêtes en Orient, ils s'aperçurent que leur capitale n'occupoit plus le centre de leurs possessions, et que du fond de l'Italie ils ne pouvoient pas exercer une surveillance assez active sur leurs ennemis et sur leurs généraux eux-mêmes. César et Auguste délibérèrent long-tems s'ils transporteroient le siège de l'Empire vers l'Hellespont. Dioclétien, en embellissant Nicomédie, le rapprochoit de Byzance; Constantin finit par l'y établir.

Ce prince avoit sans doute eu dans ses voyages et dans ses guerres, plus d'une occasion d'admirer la position avantageuse de Byzance; et s'il est vrai, comme quelques écrivains l'assurent, qu'il ait jamais songé à placer sa capitale à l'embouchure de l'Hellespont, c'est qu'à cette époque, sans doute, il n'avoit pas connu l'embouchure du Bosphore.

Byzance occupoit la pointe du promontoire. Les principaux monumens qui la décoroient avant que l'impitoyable Sévère en eût rasé les fondemens, étoient le temple de Neptune, celui de Bacchus, un autel dédié à Minerve-Ecbasia, et ces deux cyppes que Darius avoit laissés sur les rives du Bosphore, pour éterniser la mémoire de son passage en Europe.

Lorsque Constantin rebâtit cette ville, les forêts du Pont-Euxin, les marbres de Proconèse, les villes de Grèce et d'Asie, celle de Rome elle-même, tout fut mis à contribution pour l'embellir. Quel étonnant tableau ils devoient offrir aux yeux des navigateurs, ces superbes temples, ces colonades, ces portiques, ces thermes et ces magnifiques palais enrichis des chef-d'œuvres de Phydias, de Lyzippe et de Praxitelle !

Ces monumens de la sculpture et de l'architecture antique ont été successi-

vement remplacés par ceux du bas-Empire, et enfin par ceux des turcs moins réguliers peut-être, mais non moins imposans ni moins pittoresques que ceux des romains et des grecs.

La ville de Constantinople est située à 41° 1′ 27″ de latitude septentrionale, et 26° 35′ de longitude. Vue de la Propontide, elle se présente sous la forme d'un vaste amphithéâtre parsemé d'un nombre infini d'édifices variés, et terminé par ces mosquées impériales, bâties avec tant de magnificence, et placées avec tant d'art par leurs orgueilleux fondateurs.

A l'instant où le navigateur double l'extrémité du promontoire pour entrer dans le port, il laisse à sa droite Chalcédoine et Scutari sur les rivages de l'Asie. Il découvre en face le canal du Bosphore, semblable à un large fleuve bordé d'agréables collines. A sa gauche enfin, il aperçoit le plus enchanteur de tous les tableaux.

Une forêt de mâts couvre le vaste bassin qu'il a sous les yeux. Mille vaisseaux de toutes les nations y sont à l'abri des tempêtes. Dix mille bateaux élégans et légers le parcourent dans tous les sens, pour satisfaire aux besoins des habitans, à l'activité du commerce, et à l'approvisionnement de la ville.

Deux collines qui servent de bordure à ce tableau vivant et animé, se prolongent fort avant dans l'intérieur du continent. Les monumens qui couvrent leurs pentes, sont entremêlés de peupliers et de cyprès, à travers lesquels s'élèvent des mosquées à larges coupoles, surmontées de globes dorés, et ces hauts minarets qui rappellent si bien les colonnes triomphales qu'ils ont remplacées et qui les égalent au moins en élégance, s'ils ne les égalent pas en majesté.

Voilà le port fameux que les anciens

appeloient avec tant de raison la *Corne d'Or* (1), puisqu'il étoit le centre du commerce et des richesses du monde.

(1) Strab. l. 10, p. 492. Pet. Gill. *de Bosph. Thrac.* l. 1, ch. 5.

CHAPITRE III.

De l'intérieur de Constantinople.

UN voyageur anglais à qui l'on avoit vanté les dehors de Constantinople, et peint l'intérieur de cette capitale comme peu digne de ses observations, ordonna au capitaine du vaisseau qui l'avoit amené, de faire le tour du port, et de repartir aussitôt sans mettre pied à terre.

Quand on entre dans Constantinople, les yeux encore éblouis de sa magnificence extérieure, on est tenté d'excuser la bizarrerie de cet anglais.

Des rues étroites, sales, mal percées, sans aucun plan et sans aucune régularité ; de mauvaises baraques de bois, dont les appartemens supérieurs s'avancent en saillies pour diminuer le jour, offusquer la vue et empêcher la circulation de l'air; d'immenses espaces

vides, où l'on n'aperçoit plus que des décombres noircis par les flammes, et quelques maisons éparses dont la peste a détruit les habitans; c'est là l'intérieur de Constantinople; c'est du sein de ces habitations abjectes que l'on voit s'élever les édifices publics dont la grandeur réelle est encore rehaussée par l'effet du contraste.

Un disciple d'Aristote (1) qui vivoit au tems d'Alexandre, fait d'Athènes un portrait très-ressemblant à celui que je viens de tracer. « Les rues, dit-il, en « sont irrégulières : on n'y voit que « des cabanes; ce n'est qu'en appro- « chant du théâtre et du temple de Mi- « nerve qu'on peut s'y reconnoître ».

Aristote (2) et Strabon (3) ne parlent pas plus avantageusement de cette ville, trop célèbre parmi nous; et ce qu'il y a de très-remarquable, ils critiquent

(1) Dicearque.

(2) Œconom. l. 2.

(3) Strab. l. 3.

cette même saillie des appartemens supérieurs, que les architectes athéniens avoient, comme ceux des turcs, adoptée dans leurs constructions. Qui sait si les belles ruines de Rome, aux pieds desquelles nos voyageurs vont s'extasier avec tant de raison, n'étoient pas également entourées de viles cabanes. Quelle différence peut-être entre l'état réel de cette ancienne capitale du monde, et l'immense éclat de sa renommée.

CHAPITRE IV.

Du Sérail.

Ce palais fameux vu de la mer et des sommets voisins qui le dominent, présente un amas d'édifices entourés d'arbres, qui n'ont ni symétrie, ni ordonnance, ni régularité; les uns sont des kiosks ou pavillons isolés, les autres sont des corps-de-logis élevés sur des arcades en bois, pittoresques à la vérité, mais d'une magnificence tellement confuse et désordonnée, qu'il seroit impossible d'en faire la description quand on pourroit même les examiner à loisir.

La porte par laquelle on entre dans la première cour du sérail, a plusieurs dénominations, dont la moins extraordinaire est celle de *Baba - houmaiaum* (sublime Porte), qu'on lui donne le plus communément. A droite et à

gauche sont les niches où l'on place les têtes des criminels d'état, et les débris sanglans des ennemis tués à la guerre.

Dans la première cour on trouve l'hôtel de la monnoie, *Tarap-hané*, le divan du visir et l'arsenal des armes antiques, ou l'église de Sainte-Irène.

La porte de communication entre la première et la seconde cour, est appelée *Orta-kapoussi*; elle est située entre deux tours; c'est-là qu'on exécute les visirs.

Dans la seconde cour on voit à gauche la salle du divan et les écuries du grand-seigneur; à droite sont les cuisines, et au fond la porte du Salut *Bab-Shadet*, qui conduit à la salle du trône, où le sultan donne audience aux ambassadeurs.

La bibliothèque, les bains, le trésor, le harem et les jardins occupent le reste de l'espace enfermé dans les murs du sérail.

La bibliothèque avoit été jusqu'ici un mystère pour toute l'Europe. L'abbé Sevin (1) envoyé par Louis XV pour recueillir des manuscrits, ne chercha point à pénétrer dans ce sanctuaire inaccessible, parce qu'on lui assura que le sultan Amurat IV avoit brûlé tous les manuscrits grecs qui s'y trouvoient lors de son avénement au trône ; d'autres voyageurs au contraire ont prétendu qu'elle contenoit cent vingt volumes de l'ancienne bibliothèque du grand Constantin. Enfin l'abbé Todérini (2), savant vénitien très-estimable, vient de résoudre la question; comme il s'est occupé exclusivement et avec beaucoup de succès de la littérature des turcs, il a réussi à se procurer le catalogue des livres du sérail, dans lequel il a trouvé beaucoup de manuscrits grecs et latins ;

(1) Mém. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. 7, p. 334.

(2) De la Littérature des Turcs, tom. 2, p. 33.

mais il a anéanti pour toujours les espérances de ceux qui s'attendoient à y découvrir les décades de Tite-Live, les œuvres de Tacite et les vers d'Homère.

Le trésor, ou *hazné*, renferme des richesses immenses : il est composé de quatre chambres ; dans la première on conserve quantité d'arcs, de flèches, d'arbalêtes, de fusils et de sabres dont on a fait présent aux empereurs. La seconde contient dans de grands coffres, les riches habits du sultan, les fourrures, les turbans, les coussins et les carreaux en broderie d'or et de perles. Dans la troisième sont gardés les harnois des chevaux du grand-seigneur, les housses, les selles, les brides enrichies de diamans, quantité de vaisselle d'or et d'argent, des montres, des horloges et des pierreries de toute espèce. La quatrième enfin, contient un grand nombre de coffres remplis d'or et d'argent monnoyés.

On connoit peu le gouvernement intérieur du harem : voici cependant ce qu'on en raconte d'après les relations des médecins et des femmes qui y ont été introduites.

Les esclaves destinées au plaisir du sultan, vivent toutes en commun, et logent dans deux grandes chambres appelées *odas*, d'où leur vient le surnom d'*odalique*. On les occupe du matin au soir, tantôt à travailler à l'aiguille, tantôt à prendre des leçons de musique, de danse, de langues et d'écriture. Chacune a son lit à part. Une *cadun* ou surveillante a l'inspection sur cinq d'entr'elles, et elle rend compte à la *cadun-kiaia* (la gouvernante générale), des moindres fautes qu'elle observe.

Toutes les odaliques sont magnifiquement vêtues : rien n'est épargné pour leurs parures. Elles mettent tout en usage pour relever l'éclat de leurs charmes et se faire aimer du sultan.

La cour de la reine-mère, *sultan Validé*, est toujours composée des plus belles d'entre ces filles, c'est-là que le grand-seigneur choisit ordinairement l'objet de sa passion.

Lorsqu'une odalique a le bonheur de mettre au monde un fils, elle prend le titre de *Hasséki*, et passe dans un appartement séparé des odas. On lui fait une maison, on lui donne des compagnes; elle a dès-lors une entière liberté dans le sérail, et peut pénétrer dans l'appartement du grand-seigneur aussi souvent qu'il lui plaît.

Les favorites qui ne donnent au sultan que des filles, restent confondues dans la foule des odaliques, mais leur esclavage a quelquefois son terme; car après la mort du grand-seigneur elles peuvent sortir du sérail et se marier à des pachas; tandis que leurs compagnes, victimes de leur stérilité, sont reléguées dans le vieux sérail (1).

(1) Hist. Ottom. par M. Delacroix, t. 1, p. 494.

CHAPITRE V.

Du Collège des Itchoglans (Galata-Seraï.)

On a vu dans le chapitre précédent sous quel régime vivoient les femmes du sérail ; c'est avec le même soin et la même discipline qu'on y élève aussi un nombre de jeunes enfans appelés *Itchoglans*, ou *Azamoglans* (enfans de tribut), qui doivent être tous nés de parens chrétiens, pris en guerre, ou seulement amenés de pays lointains.

Avant que ces enfans soient reçus, on les présente au grand-seigneur, qui les distribue dans son palais de Galata, *Galata-Seraï*, dans celui d'Andrinople, ou bien on les garde dans le sérail.

Ceux qui sont choisis pour le sérail, ont quelque qualité particulière qui

les rend recommandables aux yeux du souverain ; c'est de leur classe qu'on tire les pages destinés à remplir les grandes charges de l'Empire. Leur éducation est confiée aux eunuques blancs, qui les châtient sévèrement pour les plus petites fautes. Leurs punitions ordinaires sont la bastonade sur la plante des pieds, de longs jeûnes, de longues veilles et quelquefois de peines plus dures encore. Ils sont communément au nombre de six cents distribués dans deux corps-de-logis appelés la *grande* et la *petite chambre*. Ces deux chambres sont égales en dignité; ce qui s'enseigne dans l'une s'enseigne aussi dans l'autre, et l'on choisit indifféremment dans la grande et dans la petite ceux qu'on veut faire parvenir aux grands emplois.

La première chose qu'on leur apprend quand ils sont reçus, c'est de garder le silence, d'être respectueux, humbles et soumis, de tenir la tête baissée et

d'avoir les mains croisées sur l'estomac. Leurs *kodjias* ou précepteurs, les instruisent en même tems avec grand soin de tout ce qui regarde la religion mahométane. Ils leur apprennent l'arabe, le persan et le turc.

Toutes leurs actions sont observées par les eunuques, qui sont des gardiens très-vigilans. S'ils sont au bain ou dans tout autre endroit, un eunuque les accompagne et ne les perd jamais de vue.

Lorsqu'ils ont fait quelques progrès dans leurs études, et qu'ils sont capables de supporter les exercices du corps, on leur apprend à manier la lance et l'épée, à jeter la barre de fer, à tirer de l'arc, à monter à cheval et à lancer le javelot ou le *dgirit*. Le grand-seigneur se divertit ordinairement à leur voir faire ce dernier exercice dans lequel ils montrent une adresse singulière.

Indépendamment de ces occupa-

tions, on leur enseigne encore quelque métier ; ainsi les uns apprennent la musique, à coudre, à broder en cuir, à faire des flèches, des arcs, des harnois de chevaux, et à dresser des chiens et des oiseaux pour la chasse.

Ceux des deux chambres dont on est le plus satisfait, sont admis dans le corps des quarante pages qui sont toujours auprès de la personne du sultan, et à qui l'on donne les grandes charges de l'Empire, à mesure qu'elles viennent à vaquer.

Tels sont les sujets auxquels l'empereur turc confie l'administration des affaires et le gouvernement des provinces (1).

(1) Abrégé chronologique de l'Hist. Ott. par M. Delacroix, tom. 1, p. 496.

CHAPITRE VI.

De l'Hôtel des Monnoies, (Tarap-Hané.)

Cet édifice se trouve dans la première cour du sérail, à peu de distance du magasin d'armes antiques(1). On se figure aisément l'imperfection des procédés que les turcs emploient pour fondre leurs métaux, pour frapper leurs monnoies, et pour en fixer le poids. Un de leurs plus habiles financiers desirant, il y a quelques années, réparer le défaut de numéraire qui commençoit à se faire sentir dans le trésor public, conçut l'idée bizarre d'altérer les piastres, et d'y joindre un tiers d'alliage. Son plan fut adopté avec enthousiasme, et exécuté aussitôt. Ce qui devoit s'ensuivre arriva.

(1) L'ancienne Eglise de S.te Irène.

Les piastres perdirent un tiers de leur valeur dans le commerce.

Pendant mon séjour à Constantinople, l'intendant de la monnoie étoit un grec nommé *Petraki*. L'on assure qu'il gagnoit mille piastres (1) par jour dans cet emploi. Ce gain immense lui avoit procuré les moyens de faire des acquisitions de toute espèce ; il bâtissoit des églises et des palais à Constantinople et sur le canal ; il faisoit et destituoit des pachas ; il influoit même sur la nomination des visirs. Mais son crédit donna bientôt de l'ombrage, ou plutôt sa fortune excita la cupidité du Gouvernement.

Le nouveau prince de Valachie Mavroleni, à la promotion duquel il s'étoit opposé, et dont on croit qu'il avoit séduit la femme, exerça contre lui la vengeance la plus terrible et la plus éclatante.

(1) La piastre turque vaut maintenant environ 40 sous de France.

Petraki fut arrêté et jeté dans la prison du bostanchi-bachi, qu'on appelle *le four*, parce qu'elle en a les dimensions, et que le prisonnier ne sauroit s'y tenir debout. Là on le tortura de toutes les manières, moins pour arracher de lui l'aveu de ses crimes, que pour savoir le lieu où il avoit caché ses trésors.

Comme Mavro-Ieni étoit en grande faveur auprès du capitan Hassan-Pacha, qui étoit alors tout-puissant, non seulement il obtint que Petraki seroit mis à mort, mais il voulut que ce malheureux fût, avant de mourir, témoin de son triomphe ; et il fixa l'époque de son supplice au jour où lui-même recevroit son audience publique du grand-seigneur.

En effet, on l'amena à la porte du sérail au moment où le prince en sortoit monté sur un superbe cheval, et

entouré d'un cortège pompeux; je le vis tendant les bras au visir pour lui demander grace. Mais celui-ci fut inflexible, et fit signe aux bourreaux de lui trancher la tête.

CHAPITRE VII.

De l'audience que le Grand-Seigneur accorde aux ambassadeurs étrangers.

MICHEL Paléologue ayant remarqué que la capitale étoit inondée de génois, de vénitiens et de pisans, et craignant avec raison que ces aventuriers n'y excitassent quelques révoltes, crut qu'il étoit convenable de les en éloigner. Il permit aux vénitiens et aux pisans de rester dans la ville, sans doute parce qu'il les regardoit comme moins dangereux que les génois, et il fixa le domicile de ceux-ci à Galata. Les républiques de Pise, de Venise et de Gênes envoyèrent alors des magistrats à Constantinople pour défendre les droits de leurs colons et terminer leurs différens; lorsque ces magistrats arrivoient dans la capitale, ils étoient tenus de se ren-

dre au palais de l'empereur, et de lui prêter serment d'obéissance et de fidélité, avant d'entrer dans leurs fonctions (1).

Je trouve ici l'origine des cérémonies qui se pratiquent aujourd'hui à la Porte ottomane, quand le sultan donne audience aux ambassadeurs étrangers.

Ces cérémonies se font comme partout ailleurs, avec le plus d'éclat qu'il est possible. On n'oublie rien de ce qui peut relever la gloire de l'Empire et donner aux étrangers une grande idée des richesses, de la magnificence et du pouvoir des ottomans.

Après que l'ambassadeur a eu la première entrevue avec le visir, on choisit, pour lui donner audience au sérail, le jour où l'on paye les janissaires, afin de lui faire voir à-la-fois la discipline des gens de guerre, et l'argent qu'on leur distribue. Il entre avec sa suite

(1) Pachymères l. 5, c. 30. Cantacuzene, l. 17, c. 12. Codinus, *de Officiis*, c. 14, n.° 8.

dans la salle du divan ; le visir, le grand amiral et quelques autres officiers sont assis sur des carreaux ; le siège de l'ambassadeur est un simple tabouret. D'énormes sacs d'argent sont jetés avec fracas à la porte du divan, pour servir à la paye des janissaires.

L'ambassadeur se met à table avec le visir ; deux autres tables sont dressées pour les personnes qualifiées de sa suite, et pour quelques grands officiers de la Porte. On sert les plats l'un après l'autre, et l'on a soin de les lever dès qu'ils sont entamés, de sorte qu'on voit paroître, en très-peu de tems, soixante ou quatre-vingts services. Tous les plats sont de la plus belle porcelaine de la Chine. Les turcs disent que cette terre résiste au poison, et que si l'on en avoit mêlé dans quelque sauce, le plat se romproit aussitôt.

Le festin fini, le tchiaous-bachi conduit l'ambassadeur et ceux qui l'accompagnent dans une chambre sépa-

rée, pour y recevoir des cafetans, espèce d'habillement turc dont le sultan et les pachas ont coutume de revêtir ceux qu'ils veulent honorer d'une marque de leur bienveillance.

Deux capidgis-bachis ou chefs des portiers, le conduisent vers la salle d'audience, dont le vestibule est gardé par des eunuques blancs, vêtus de drap d'or et de soie.

Ici l'ambassadeur s'arrête quelques momens pour continuer ensuite sa marche avec plus de lenteur qu'auparavant, afin de ne pas manquer au respect qu'exige la majesté du prince.

A l'entrée de la salle, est suspendue une boule d'or enrichie de pierres précieuses et de perles orientales du plus grand prix. Le plancher est couvert d'un tapis de velours cramoisi. Le trône du sultan est sous un dais soutenu par quatre pilliers couverts de plaques d'or. Le carreau sur lequel il

est assis est brodé en or et enrichi de pierreries.

Le grand-visir est debout à sa droite, dans l'attitude la plus modeste et la plus respectueuse.

Quand on a donné aux capidgis-bachis le signal d'introduire l'ambassadeur, ils le conduisent dans la salle en le soutenant par les bras; après l'avoir fait avancer quelques pas vers le trône, il lui mettent la main sur le cou et lui font baisser la tête, de manière qu'il touche presque du front au plancher. Son interprête prononce ensuite d'une voix tremblante, le discours que l'ambassadeur adresse au sultan de la part de son maître, et celui-ci remet sa lettre de créance dans les mains du visir, qui est chargé de lui faire la réponse.

Lorsque la cérémonie de l'audience est terminée, tous les grands officiers du sérail, montés sur des chevaux magnifiquement enharnachés, défilent

entre deux haies de janissaires, en présence de l'ambassadeur, que l'on place dans un des angles de la première cour, beaucoup moins pour lui faire les honneurs de la pompe, que pour le forcer à l'admirer.

CHAPITRE VIII.

Du palais du Visir (Visir-Seraï.)

Le palais du visir, qu'on appelle aussi *la Porte*, est situé à l'angle occidental des murs du sérail. C'est là que se traitent toutes les affaires, tant intérieures qu'extérieures de l'Empire ottoman.

Lorsqu'un ambassadeur étranger est admis à l'audience du visir, il monte, avec son cortège par un large escalier, dans une première salle où se trouve l'interprète de la Porte, pour le recevoir et l'entretenir jusqu'à ce que le visir arrive. Après cette conversation, qui dure environ un quart-d'heure, on l'introduit dans la salle d'audience, remplie d'une foule immense de tchoadars ou valets du visir. Il va se placer sur un tabouret qu'on lui a préparé à un des angles de la salle ; le visir entre après lui, et les tchoadars le saluent par un

cri général, signe habituel de leur respect. Il passe devant l'ambassadeur sans le regarder, et va s'asseoir sur deux carreaux moëleux en face du tabouret. L'ambassadeur alors prononce son compliment, l'interprète de la Porte le répète d'une voix tremblante, et le visir y répond en peu de mots.

On apporte ensuite le café et les parfums; un tchoadar sert le visir le genou en terre; un autre debout sert l'ambassadeur, observant de ne lui rien offrir que le visir n'ait auparavant été servi.

A ces préférences affectées et si contraires à nos usages, à ces marques de respect et de crainte, on reconnoît la seconde personne de l'Empire, le ministre immédiat des volontés du sultan.

«Il résulte (1) en effet de la nature du pouvoir despotique, que l'homme seul qui l'exerce le fasse de même exercer par un seul. Un homme à qui ses sens disent sans cesse qu'il est tout et que

(1) Esprit des Lois, l. 2, ch. 5,

les autres ne sont rien, est naturellement paresseux, ignorant et voluptueux. Il abandonne donc les affaires; mais s'il les confioit à plusieurs, il y auroit des disputes entr'eux; on feroit des brigues pour être premier esclave, le prince seroit obligé de rentrer dans l'administration; il est donc plus simple qu'il l'abandonne à un visir qui aura d'abord la même puissance que lui : l'établissement d'un visir est dans cet état une loi fondamentale. »

A ces excellentes réflexions, Montesquieu auroit pu ajouter qu'il étoit également essentiel que le visir eût son habitation dans le voisinage du palais de son maître, puisque le Gouvernement despotique exige plus qu'aucun autre le secret et la promptitude des communications, et que le moindre délai dans la transmission des ordres a souvent décidé du sort de l'Empire.

CHAPITRE IX.

De l'Arsenal (Tersana).

C'est à Sélim Ier que les turcs sont redevables de la naissance de leur marine. C'est lui qui le premier fit bâtir un chantier pour la construction des galères. Cet établissement vaste et spacieux est entouré de hautes murailles; il renferme des magasins et des logemens pour un grand nombre d'esclaves et d'ouvriers. Le grand amiral y exerce une autorité absolue. J'y ai souvent vu Hassan-Pacha, la pipe à la bouche, le coude appuyé sur un jeune lion qu'il avoit apprivoisé, et donnant des ordres aux constructeurs de la marine.

Cet homme extraordinaire ignoroit le lieu de sa naissance. Dans sa première jeunesse, étant domestique dans un café de Gallipoli, il tua un de ses camarades à la suite d'une querelle, et

fut obligé de se sauver à Alger. Le dey, dont il se fit bientôt connoître par son extrême bravoure, lui confia le commandement d'une de ses forteresses où il fut fait prisonnier par les espagnols. Après un séjour de quelques années à Malaga, il obtint sa liberté, et vint à Constantinople, où il fut fait capitaine de vaisseau. A la malheureuse affaire de Tchesmé, il aborda un vaisseau russe, le fit sauter avec le sien, et se sauva à la nage. De retour dans la capitale, ayant été nommé grand-amiral, il proposa au sultan d'aller chasser les russes de l'île de Lemnos; l'expédition eut tout le succès qu'on devoit attendre de son intrépidité; les russes furent forcés d'évacuer l'île et de s'embarquer à la hâte.

Hassan, depuis cette époque, prit un tel ascendant sur le sultan Abdul-Hamid, que celui-ci ne se croyoit point en sureté dans sa capitale quand ce vieux guerrier en étoit absent.

Toutes les fois que la révolte éclatoit dans quelque partie de l'Empire, c'étoit Hassan qui étoit chargé de l'appaiser. Il châtia les beys d'Egypte, et pilla leurs trésors. Il tua de sa propre main ce pacha qui s'étoit déclaré indépendant sur la côte de Syrie. Mais l'acte de vengeance le plus horrible qu'il ait jamais commis, est le châtiment qu'il exerça contre les malheureux habitans de la Morée, qui avoient pris le parti des russes.

A la porte de chacune de leurs villes il fit décapiter un assez grand nombre d'individus de tout âge et de tout sexe, pour composer de leurs têtes un monument à jamais exécrable, qu'il accompagna d'une inscription portant peine de mort contre quiconque oseroit le renverser.

Hassan n'étoit pas plus humain dans l'intérieur de son harem qu'à la tête des affaires de l'Empire. Une belle esclave dont il étoit très-épris, se déroba

un jour à la surveillance de ses gardès, et prit la fuite. On découvrit bientôt la retraite où elle s'étoit réfugiée, et elle fut rendue à son maître, qui lui pardonna la première fois ; mais comme elle tenta de s'échapper encore, l'inexorable Hassan lui fit couper les deux mains.

Les réformes commencées dans l'arsenal des turcs, par le baron de Tott, ont été continuées avec beaucoup de succès, sous les auspices de Hassan, par les ingénieurs français Leroy et le Bruñ. Ce dernier a mis à profit l'activité du jeune capitan-pacha Kutchuk-Hussein, pour opérer des changemens considérables dans la construction des vaisseaux. Presque toutes les caravelles ont été remises à neuf et réparées sur un plan qui les rend plus légères et plus propres au combat.

CHAPITRE X.

De la Ménagerie (Aslan-Hané).

Ce monument antique, qu'on croit être l'église de Saint-Chrysostôme, sert aujourd'hui de ménagerie, et se trouve entre la mosquée de Sainte-Sophie et celle du sultan Achmet.

J'y ai vu trois ou quatre beaux lions, plusieurs chats tigres, une panthère, beaucoup de loups et de renards; ces animaux sont assez mal enchaînés : la barrière qui les sépare des spectateurs, est de bois et composée de barreaux très-peu solides. Comme la ménagerie est fort obscure, les gardiens conduisent les curieux avec un morceau de bois résineux allumé, et ils en laissent tomber sans précaution les étincelles sur les tas de paille dont leur route est parsemée. Chez les peuples dont la civilisation est imparfaite ou dégradée, l'ignorance imprime par-tout le caractère du désordre.

CHAPITRE XI.

Des Tavernes, des Cafés et des Boutiques d'opium (Teriaki-Hanó).

C'est vers la Porte Neuve, sur la Propontide, *Ieni-Kapou*, que se trouvent les tavernes les plus spacieuses et les mieux exposées de Constantinople.

Le farouche Amurat fut le premier qui en 1633, donna la permission aux cabaretiers de vendre du vin publiquement. Comme il l'aimoit passionnément lui-même, et qu'il abhorroit l'opium et le tabac, il fit ouvrir tous les cabarets et fermer tous les cafés ; il poussa même la cruauté jusqu'à tuer de sa propre main ceux de ses sujets qu'il trouvoit avalant de l'opium, et ceux qui vendoient ou fumoient du tabac.

Depuis cette époque, les cabarets sont aussi publics et aussi nombreux

à Constantinople que dans nos villes ; et la consommation du vin y est maintenant, comme ailleurs, un revenu du fisc.

Les cafés sont le rendez-vous des personnes de tous les rangs, qui y passent la plus grande partie du jour à converser ensemble et à fumer.

La passion des turcs pour l'opium est devenue beaucoup moins générale qu'elle ne l'étoit anciennement. A mesure que leur préjugé contre le vin s'est affoibli, ils ont renoncé à l'usage pernicieux de s'enivrer avec l'opium. Les boutiques où on le distribue sont situées près de la mosquée de Soliman, *Solimanié Dgiami*. Elles sont ombragées par une treille, sous laquelle chaque marchand a soin de placer un petit sofa pour y faire asseoir ses chalands. C'est là que vers le soir on voit arriver par toutes les rues voisines les amateurs d'opium, dont la figure pâle et triste inspireroit la pitié si leurs

contorsions et leur ivresse ne prêtoient pas au ridicule.

Chacun d'eux prend sa place pour recevoir la dose qui convient au degré d'habitude et de besoin qu'il a contracté. Bientôt les pilules sont distribuées ; les plus aguerris en avalent jusqu'à quatre plus grosses que des olives; et après avoir bu un grand verre d'eau fraîche , ils attendent une agréable rêverie, qui au bout d'une heure ne manque jamais d'arriver, et qui les fait gesticuler de cent manières bizarres et extravagantes. C'est le moment où la scène intéresse davantage. Tous les acteurs sont heureux, et chacun d'eux retourne à son logis, avec la jouissance d'un bonheur que la raison ne sauroit lui procurer.

CHAPITRE XII.

Des Bains, des Kans, des Bazars et des Bézestins.

DANS les premiers siècles de la Grèce, lorsqu'un étranger se présentoit dans une maison pour y demander l'hospitalité, on ne manquoit jamais de le conduire aux bains.

Clytemnestre recevant dans son palais Oreste et Pylade qu'elle ne reconnoît point, leur dit : « Etrangers, demandez ce qui vous est nécessaire. Vous trouverez dans ce palais, des bains, des rafraîchissemens et des cœurs remplis d'humanité » (1).

Rome déploya la plus grande magnificence dans la construction des bains; leurs ruines immenses qui subsistent encore, ont un caractère de grandeur et

(1) Coeph. act. 3, sec. 1.

de solidité qui atteste l'importance que les romains attachoient à cette espèce de monuments.

A Constantinople, ceux de Zeuxippe, d'Arcadius, d'Eudoxe et d'Honorius, ne renfermoient pas, comme ceux de Rome, des gymnases dans leur enceinte ; ils étoient moins vastes que ceux de Titus, de Caracalla et de Dioclétien, mais ils étoient également commodes, ornés de belles statues, et ouverts à l'indigence.

Les turcs ont reconnu l'utilité de ces monumens ; ils ont continué de les entretenir, et les ont multipliés avec une sorte de profusion. On compte aujourd'hui dans Constantinople jusqu'à cent trente bains publics, tant à l'usage des hommes qu'à celui des femmes.

Ils sont ordinairement composés de trois grandes salles voûtées et éclairées d'en-haut par l'ouverture d'une coupole. Dans la première on quitte ses vêtemens ; au milieu de la seconde est

une platte-forme de marbre, sur laquelle on se fait frotter et savonner par les baigneurs, dans une atmosphère de trente degrés de chaleur au thermomètre de Réaumur.

On trouve dans la troisième des lits, où l'on prend quelques heures de repos avant de s'exposer à l'air.

L'usage des bains est aussi salutaire aux hommes et sur-tout aux vieillards, qu'il est nuisible à la beauté des femmes. Elles y passent des journées entières à converser, à danser et à prendre des rafraîchissemens. *La terre cimolée* dont elles se servent pour se frotter, est la même que les anciens employoient et à laquelle nous avons substitué le savon. On la tire des bords de la mer Noire et de l'île d'Argentière, que les anciens appeloient *Cimolus*.

Outre les bains publics, il existe encore des bains particuliers dans toutes les maisons opulentes de Constantinople. Le drogueman Fornetti m'a pro-

curé les moyens d'en observer la distribution chez un riche arménien qui habitoit le village d'Ieni-keu, sur la rive du Bosphore.

Les bains particuliers sont construits en petit sur le modèle des bains publics. Ils sont composés de plusieurs chambres revêtues en stuc, qui reçoivent aussi la lumière par une coupole. Un fourneau extérieur y répand la chaleur par des tuyaux qui parcourent les murailles et les planchers dans différentes directions. Les bains antiques dont on admire les ruines à la porte de Pompeïa, près de Naples, avoient exactement la même forme et la même distribution que ceux-ci.

Les Khans sont de grands édifices consacrés par la religion à l'hospitalité; ils sont par-tout bâtis sur le même plan, et consistent en une large cour entourée d'écuries, sur lesquelles sont élevés deux ou trois étages de cellules pour le logement des voyageurs. Ceux

de Constantinople sont en pierres de taille et à l'abri des incendies par leur position isolée. L'un des plus magnifiques est celui qu'on voit entre la mosquée d'Osman et le vieux sérail. On y reçoit les marchands de toutes les parties de l'Empire, et ils y trouvent, à très-peu de frais, toutes les provisions dont ils peuvent avoir besoin.

Les bazars ou marchés sont des édifices fabriqués en pierres de taille, où les marchands de toutes les nations, soumises à l'Empire turc, ont leurs boutiques.

Les bézestins sont de vastes magasins, où l'on rassemble des marchandises de toute espèce, pour les vendre à l'enchère.

CHAPITRE XIII.

Des Hôpitaux des fous (Timar-Hané), *et de ceux des malades* (Tabi-Hané).

Les mosquées de Mahomet, de Soliman et d'Achmet ont des hospices de cette espèce, destinés pour les hommes; les femmes sont admises dans ceux qui dépendent des mosquées de Hasséki et de Tchilinghir.

Tous ces hôpitaux sont réservés aux mahométans ; on n'y reçoit même personne sans un ordre ou *ferman* de la Porte , toujours émané d'après un acte juridique, qui constate formellement l'état de démence du malheureux pour lequel on réclame les secours de ces tristes asyles.

J'ai observé avec soin celui qu'on voit près de la mosquée d'Achmet vers la Propontide : des cellules propres et

commodes sont rangées autour d'une grande cour entourée de portiques, et les fous y sont traités avec toute sorte d'égards et d'humanité.

On ne doit pas imaginer que les hôpitaux des malades soient entretenus sur le pied de ceux des grandes villes de l'Europe; si leur établissement fait l'éloge du cœur et des sentimens de la nation turque, le régime qui s'y observe ne fait guère honneur à sa civilisation encore bien éloignée de celle des européens.

Ces hôpitaux ne sont que des asyles très-imparfaits pour les personnes qui gémissent sous le poids de la misère et des infirmités. De larges sofas qui garnissent le pourtour des salles, leur servent de lits. Leur nourriture est bonne et saine ; ils sont servis par un grand nombre de domestiques, mais on y néglige les secours de la médecine. C'est là que s'exercent plus qu'ailleurs

les funestes préjugés qui résultent du dogme de la prédestination.

Les hôpitaux ordinaires reçoivent environ cent cinquante malades, les autres jusqu'à trois cents. Dans quelques-uns on admet indistinctement les mahométans et les chrétiens; les femmes y sont séparés des hommes, et toujours soignées par des personnes de leur sexe.

CHAPITRE XIV.

Des Écoles publiques (Médressé) ; *des Écoles particulières* (Mekteb), *et des Bibliothèques de Constantinople.*

Après la prise de Constantinople, Mahomet II qui aimoit les lettres, fonda une école à Sainte-Sophie, et une autre à la mosquée qui porte son nom. Il pensionna les professeurs, et établit un fonds pour l'entretien des étudians.

Ses successeurs imitèrent ce noble exemple, et attachèrent le même établissement aux mosquées qu'ils bâtirent. Les écoles de Bajazet, de Sélim et de Soliman contiennent plus de quatre cents jeunes gens élevés aux frais de la fondation ; celles d'Achmet, d'Osman et de Moustapha en ont au moins le double.

Les maîtres qui y sont également

entretenus, sont appelés *softas;* chacun d'eux a un jeune homme qu'il instruit et qui lui sert de domestique.

C'est dans ces écoles que sont élevés tous les jeunes gens qui aspirent à être admis dans l'Uléma. Nul ne peut exercer les fonctions ecclésiastiques ni celles d'hommes de loi, sans y avoir pris ses degrés.

Les écoles qu'on appelle *mekteb*, sont ouvertes à tous les enfans des familles indigentes. On leur apprend à lire et à écrire; on leur enseigne aussi la religion et les premiers élémens de la langue turque. Chaque école a un certain nombre d'étudians, qui sont nourris et logés aux dépens de la mosquée. Les maîtres n'exigent jamais rien des parens, et leurs marques de reconnoissance sont toujours volontaires.

Il y a treize bibliothèques publiques à Constantinople, la plupart dépendantes des mosquées; celle du sérail

passe pour être la plus curieuse et la plus importante de toutes.

Jusqu'ici elle avoit été un mystère pour toute l'Europe. L'abbé Sevin (1), envoyé par Louis XV dans le Levant pour recueillir des manuscrits, ne chercha point à pénétrer dans ce sanctuaire inaccessible, parce qu'on lui assura que le sultan Amurat IV avoit brûlé tous les manuscrits grecs qu'elle contenoit (2).

D'autres voyageurs, au contraire, ont prétendu qu'elle renfermoit cent vingt volumes de l'ancienne bibliothèque du grand Constantin. L'abbé Toderini, savant vénitien, très-estimable, vient enfin de résoudre la question; comme il s'est occupé exclusivement et avec beaucoup de succès de la littérature des turcs, il a réussi à se procurer le cata-

(1) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, t. 7, pag. 334.

(2) De la Littérature des Turcs, tome 2, page 33.

logue des livres du sérail, dans lequel il a trouvé beaucoup de manuscrits grecs et latins; mais il a anéanti pour toujours les espérances de ceux qui s'attendoient à y découvrir des décades de Tite-Live, des œuvres de Tacite et des vers d'Homère.

CHAPITRE XV.

Du Château des Sept-Tours (Iedi-Kouléler).

A l'extrémité des murailles de la ville du côté de la Propontide, il y avoit anciennement un fort que les grecs appeloient *Cyclobion*, à cause de sa forme circulaire (1). Vers le tems d'Isaac Lange, comme il tomboit en ruine, les habitans de Constantinople craignant l'arrivée des français, le rebâtirent. Ceux-ci ayant attaqué la ville par la porte Dorée, renversèrent le Cyclobion qui la défendoit (2). Jean Cantacuzene le releva et se vanta (3) de l'avoir rendu inexpugnable; il ne le fut cependant pas pour son gendre Jean

(1) Theophanes, pag. 294, 331. Cedrenus, p. 43. Paulus Diac. liv. 19 et 21.

(2) Nicetas, *in Mursuphuto.*

(3) Liv. 4, ch. 40 et 41.

Paléologue, qui ne tarda pas lui-même à se repentir de l'avoir détruit, et se hâta de le réparer lorsqu'il se vit menacé par Bajazet.

Enfin Mahomet II, après la prise de Constantinople, rebâtit le Cyclobion à l'endroit où il l'avoit trouvé, c'est-à-dire dans le voisinage de la porte Dorée; et il y ajouta plusieurs tours (1).

Pierre Gilles (2) a confondu le fort Cyclobion avec le fort Cycla, qui étoit situé sur le port, à l'autre extrémité des murailles (3).

Les grecs appellent aujourd'hui ce fort *Heptapirghion*, et les turcs *Iedi-Kouléler*. Parmi les nombreuses victimes sacrifiées dans son enceinte, il en est peu qui inspirent plus d'intérêt que l'infortuné Brancovan, prince de Valachie.

(1) Ducas, ch. 45. Laconicus, liv. 10.

(2) *De Bosphoro Thracico*, liv. 2, ch. 2.

(3) Ducange, Const. Chron. l. 6 et 46.

« Depuis la retraite du roi de Suède en Turquie, jusqu'à la guerre (1) contre la république de Venise, on ne voit rien d'important dans l'histoire des turcs, que le supplice de ce malheureux prince, celui de sa femme et de ses quatre fils.

Sa famille avoit régné en Valachie pendant plusieurs générations, si l'on peut appeler régner, gouverner précairement un peuple esclave sous l'autorité despotique d'un monarque dont les ministres affectent une supériorité trop réelle sur des princes que le moindre mécontentement expose à la déposition, à la captivité, souvent même à la mort.

Brancovan avoit été à la tête des valaques, tandis que le grand-visir Baltagi faisoit la guerre aux russes. Les turcs soupçonnèrent que ce prince chrétien grec favorisoit sous main le czar, de même religion que lui, contre

(1) Hist. Ottom. par M. Mignot. tom. 4, p. 198.

des maîtres qu'il haïssoit. Il avoit, disoit-on, fourni des vivres aux russes, et refusé de les attaquer; il avoit aussi envoyé de l'argent à la république de Venise dans la dernière guerre. Démétrius Cantemir, nouveau prince de Moldavie, fut chargé d'arrêter ce prétendu coupable. Ce même Cantemir, après avoir envoyé le prince de Valachie, chargé de chaînes, à Constantinople, devint bientôt plus coupable que lui; car il se déclara hautement pour le czar, contre les turcs qui venoient de le mettre sur le trône.

Brancovan avoit deux fils en ôtage à la Porte; deux autres qui servoient dans l'armée, accoururent à Constantinople pour défendre l'innocence de leur père. Son épouse les suivit de près, tous furent arrêtés et enfermés dans le château des Sept-Tours. Brancovan avoit la réputation de posséder de grands trésors. Les accusations se multiplièrent contre lui; plusieurs valaques accoururent à

Constantinople pour accuser le père et les enfans de vexations et de cruautés. Les profits immenses qu'on espéroit de la confiscation, rendoient toutes ces accusations vraisemblables. Tous ces princes furent livrés à des tortures cruelles, moins pour arracher d'eux l'aveu de leurs crimes que pour savoir dans quel lieu ils avoient caché l'or qu'on les accusoit d'avoir ravi à leurs sujets.

Les bourreaux ne tirèrent d'eux que très-peu de lumières à cet égard. Tous les six furent condamnés à perdre la tête. Le mufti avoit obtenu qu'on les laisseroit vivre s'ils consentoient à se faire musulmans. D'abord tous demeurèrent constans dans leur croyance, et ils parurent au lieu du supplice avec la plus noble fermeté. On exécuta les enfans sous les yeux du père; trois furent décapités sans avoir donné la plus légère marque de foiblesse. Le dernier, tout couvert du sang de ses frères, promit

d'embrasser le mahométisme si on vouloit lui laisser la vie. Cette abjuration forcée retarda le supplice, mais ne fut d'aucune utilité à son auteur, sur le compte qui en fut rendu au sultan. Ce prince dit qu'il méprisoit une conversion qui n'avoit d'autre motif que la terreur de la mort. Il ordonna que le nouveau musulman fût exécuté comme ses frères. Le prince leur père périt avec eux, témoignant la plus vive douleur de la foiblesse de son plus jeune fils. *Sa femme fut étranglée* la dernière. Cet affreux spectacle, remplit d'admiration, d'horreur et de pitié, les chrétiens grecs et latins, même les juifs et les musulmans qui en furent témoins en très-grand nombre. »

On comparoit avec indignation le sort de ces malheureux princes avec celui de Démétrius Cantemir qui les avoit livrés aux turcs, et qui néanmoins comblé tout récemment des faveurs d'Achmet, avoit trahi son bien-

faiteur, et goûtoit paisiblement à la cour du czar le fruit de sa perfidie.

On sait que les turcs, avant de déclarer la guerre aux puissances chrétiennes, commencent par se saisir de leurs ambassadeurs, et les incarcèrent dans le château des Sept-Tours. Autrefois ils traitoient cette espèce de prisonniers avec le respect dû à leur caractère ; et ils tâchoient, autant qu'il étoit en leur pouvoir, d'adoucir leur captivité. Le comte de Bulakof, ministre de Russie, y resta près de deux ans pendant la dernière guerre, et n'eut qu'à se louer des procédés de ses geoliers. On a dit que le respectable Rufin, ministre français, n'y éprouvoit pas les mêmes égards. Il ne faut pas croire légèrement de pareils bruits : les turcs peuvent oublier un instant leurs intérêts politiques, ils ne violeront pas le droit des gens.

CHAPITRE XVI.

Des Cimetières, du Tombeau de Bonneval, et des Chapelles sépulcrales (Turbé).

COMME la loi défend non-seulement la sépulture, mais encore la prière funèbre dans les mosquées, on porte les corps de la maison aux cimetières publics; ils sont tous hors de la ville, et la plupart présentent le tableau d'un parc. Ils sont plantés de toutes sortes d'arbres, de tilleuls, de chênes, et sur-tout de cyprès, arbre favori des mahométans (1).

Les principaux cimetières de Constantinople sont, ceux d'Eioup ; ceux de Haïvan - Seraï, où reposent les cendres de vingt-six disciples du Pro-

(1) Tableau de l'Empire ottoman.

phète ; ceux des juifs et des grecs près des Eaux douces, ceux des turcs, des catholiques et des arméniens, à Péra ; enfin ceux de Scutari en Asie, faubourg séparé de Constantinople par le Bosphore de Thrace.

Tous les tombeaux sont couverts de terre, et élevés au-dessus du sol, pour empêcher qu'on n'y marche et qu'on ne foule aux pieds les corps des musulmans. Ceux du peuple ne présentent que deux socles de pierres plates ou ovales, plantés verticalement aux deux extrémités. Ceux des gens d'un certain rang se distinguent par la forme du turban qui surmonte un de ces socles et qui indique l'état et la condition du mort, parce que les différentes classes des citoyens sont distinguées autant par le turban que par le reste du costume. Les tombeaux des femmes ne diffèrent de ceux des hommes, qu'en ce que les deux socles sont uniformes, plats et terminés en pointe.

On lit sur les uns et sur les autres des épitaphes gravées en caractères d'or. Elles ne renferment communément que le nom du mort, sa condition, le jour de son décès, et une exhortation aux passans de réciter une prière. Il y a aussi des épitaphes en distiques, en quatrains, en stances. Les unes retracent la caducité du monde, la durée de l'éternité, et contiennent des vœux pour la félicité du mort; les autres représentent la mort comme le terme des misères de l'homme dans cette vie passagère et fugitive, félicitent le défunt de son bonheur, et le comparent à un *rossignol du paradis*.

Sur les tombeaux des enfans on dépeint communément la douleur des parens, par des lamentations contre le sort qui a eu la cruauté d'arracher un tendre rejeton du sein maternel, et de laisser un père et une mère dans les brasiers ardens de la douleur et de l'amertume.

Bonneval, gentilhomme français, surnommé *Achmet-Pacha*, après avoir déserté sa patrie pour servir l'empêreur, quitta ensuite l'empereur et sa religion pour se faire musulman. Le visir de Mahomet V fit usage de ses conseils dans quelques circonstances; mais, quoi qu'en disent les historiens et les auteurs de ses mémoires, il n'a jamais eu de considération chez les turcs. Le sort des apostats est le même dans tous les pays, ils n'inspirent par-tout que la défiance et le mépris.

Le tombeau de Bonneval se trouve à Péra, dans un petit cimetière de derviches-mevlevis, situé au-dessous du palais de Suède.

Ce monument n'a rien qui le distingue, si ce n'est un grillage en bois qui le sépare de ceux qui l'entourent; et il y a long-tems qu'on auroit oublié sa position, si la tradition des francs et l'intérêt que les voyageurs prennent

à cet aventurier, n'en avoient entretenu le souvenir.

Chaque sultan fait construire une chapelle sépulcrale pour lui et pour ses enfans, à côté de quelque mosquée impériale ; les sultanes Validés ou les reines-mères ont aussi le droit d'en construire. Sur la fosse où les corps sont inhumés, s'élève un catafalque couvert d'une étoffe brodée d'or et entourée d'un grillage. Ceux des sultans et de tous les princes sont distingués par un turban en mousseline placé du côté de la tête du catafalque.

Les murs des turbés sont, pour la plupart, revêtus de carreaux de porcelaine, et couverts d'inscriptions en caractères d'or, qui sont ordinairement des vers en l'honneur du Prophète.

On n'allume jamais les flambeaux qui sont aux extrémités de chaque monument, mais les lampes suspendues aux voûtes brûlent toutes les nuits.

Chaque turbé a quatre ou six gardiens, et dix ou quinze vieillards qui récitent tous les matins le koran pour le repos de l'ame des personnes qui y sont inhumées.

CHAPITRE XVII.

Des Églises grecques.

Comme les principales églises des grecs ont été transformées en mosquées, toutes celles qui leur restent aujourd'hui à Constantinople, ne sont que de simples chapelles, encore sont-elles, pour la plupart, en ruines.

L'église patriarchale, *aios ghiorghios*, n'offre à l'extérieur rien de plus remarquable que les autres. Dans l'intérieur on montre deux tableaux de la Vierge en mosaïque, le fauteuil de Saint Jean-Chrysostôme en nacre de perles, et la colonne où les juifs attachèrent Jésus-Christ pour le flageller.

Près la porte de Psamatia sur la Propontide, on trouve les ruines d'un ancien monastère que les turcs appellent *soulou monastiri* (le monastère

humide.) Du tems des empereurs chrétiens, ce quartier de la ville étoit occupé par les arméniens qui y avoient leur église. Les sources qui sortent des fondemens de cet édifice, lui ont fait donner le nom qu'il porte (1).

Près du kiosk des Perles, *Indgiouli kiosk*, sous les murs du sérail, les grecs ont une fontaine sacrée, pour laquelle ils conservent une grande vénération, et qu'ils appellent la fontaine du Saint-Sauveur, *aïasma tou Sotiros*.

On sait que Tzimiscès, en action de graces de sa victoire sur les bulgares (2), éleva un temple au Sauveur du monde dans le vestibule de son palais qu'on appeloit *chalcé* (3). La position de cette fontaine peut donc servir à fixer celle du palais des anciens empereurs.

(1) Cantemir, Hist. Ottom. liv. 3, p. 116.

(2) Zonaras, p. 171. Scylitzes, p. 683.

(3) Const. Chron. l. 2, p. 113.

Dans le quartier Condoscalé et près de la mosquée d'Ibrahim-Pacha, on trouve une chapelle dédiée à Saint Basile, située sans doute sur les ruines de ce monastère célèbre (1), dans lequel le patriarche Joseph fut enterré, sous Andronic-le-Vieux (2).

Il y avoit à Constantinople plusieurs églises dédiées à Saint Nicolas; l'une étoit située dans le quartier des Blakernes (3); l'autre avoit été bâtie dans l'enceinte du grand palais, par Basilius Macedo (4); une troisième étoit l'ouvrage d'un anglais réfugié à Constantinople, lors de la conquête de sa patrie par Guillaume-le-Bâtard (5); une quatrième enfin avoit été fondée par Basilide, patricien et questeur sous

(1) Codinus, *de Off.* ch. 15.

(2) Pachymeres, liv. 7, ch. 13.

(3) Procop. *de Ædif.* ch. 6.

(4) Anne Comnène, l. 2. Alexiad. p. 52.

(5) Gotselinus, liv. 1, ch. 36.

Justinien (1) : c'est cette dernière qu'on voit encore entre la mosquée et la porte du Canon, *top Kapou*.

Basile, prince de Moldavie, désira transférer dans sa province les reliques de Sainte Parascève qui avoient été jusqu'alors conservées dans l'église patriarchale de Constantinople : mais la loi des turcs s'y opposoit; il est défendu chez eux de porter un cadavre au-delà de trois milles, à moins que ce ne soit celui du sultan. Basile paya trois cents bourses à la Porte, et il obtint sa demande. Les reliques furent conduites à Yassi, et déposées dans le monastère des *trois Hiérarchies*.

Lorsque Sobieski, ne pouvant se venger des turcs, tournoit son ressentiment contre les malheureux moldaves, et abandonnoit leur pays au pillage, il somma le métropolitain d'Yassi de

(1) Codinus, p. 62.

lui livrer les reliques de Sainte Parascève, ou plutôt les coffres précieux qui les renfermoient. Le métropolitain refusa et fut jeté en prison. L'archymandrite (1), homme d'un caractère intrépide, apprenant le traitement fait au métropolitain, n'en fut point intimidé ; il fait fermer les portes du monastère, et répond au roi qu'il s'ensevelira sous les ruines du temple, plutôt que de consentir à l'enlèvement de ses trésors. Le roi commande qu'on amène du canon, et menace d'enfoncer les portes : l'archymandrite demeure inflexible, et Sobieski admirant son courage, ou honteux de la violence qu'il alloit commettre, se désiste et se retire.

Entre les villages de Piri-Pacha et de Has-keu sur la rive septentrionale du port, les grecs ont une église dédiée à Sainte Parascève, pour laquelle

(1) Abbé supérieur de moines grecs.

ils conservent une grande vénération. Ils en ont une autre du côté du château des Sept-Tours, entre la mosquée de Kodja-Moustapha et celle d'Ismaël-Pacha, et une troisième près de la porte de Psamatia.

Près du palais Noir, *Blak-seraï*, appartenant aux princes de Valachie, et situé dans le fanal, on trouve une église que les turcs appellent *Kanli-klisia*, et les grecs, *Moklia-panaghia* : elle dépend du monastère de la grande caverne, *megalo-spileon*, bâti par les Paléologues dans un lieu de la Morée nommé *Calavrata*.

Il y a deux fontaines sacrées dans cette église, l'une est dédiée à Sainte Anne, et l'autre est surnommée *Magouliotissa*, du mot vulgaire *Magoulo*, mâchoire, à cause qu'une impératrice y fut guérie du mal de dents.

Le temple de Saint Minas étoit anciennement dédié aux Dieux du paga-

nisme. Codinus (1) dit que de son tems on y voyoit encore les statues de Jupiter et de Saturne. Constantin le purifia et changea sa destination (2).

Dans l'église de Saint Polycarpe, située près de la porte de Psamatia, et couverte d'un dôme de trente-six pieds de diamètre, j'ai observé un souterrain et une fontaine consacrée à Saint Minas ou Menas. Pierre Gilles (3) avoit en vain cherché la position du monastère de ce nom.

Entre les mosquées d'Ekim-Oglou et de Daoud-Pacha, on trouve une église que les grecs appellent *Panaghia exi Marmara*, dans laquelle il y a une chapelle dédiée à Saint Michel, et une fontaine consacrée à la Vierge libératrice.

L'église de la Vierge du Poignard, *Panaia tou Kandjerli*, prend son nom

(1) Codinus, p. 11.
(2) Codinus, p. 37.
(3) Topog. Const. liv. 2, ch. 24.

d'une image d'argent qui représente la Vierge avec un poignard dans le cœur. Elle est située près du palais de Constantin, *Tekir-seraï*, et renferme une chapelle et une fontaine dédiée à Sainte Parascève.

Il y a près de la porte de Balat, vers le fond du port, deux églises qui portent le nom de *Taxiarki*, et le surnom d'*Asomaton* et *Archistratiko* (1), qu'on donnoit anciennement à l'archange Saint Michel; l'une appartient aux arméniens et l'autre aux grecs. Dans la cour qui précède cette dernière, on montre une pierre miraculeuse (2), percée d'un large trou, à travers lequel on introduit les malades pour les guérir de la fièvre.

Pierre Gilles dit que l'église appelée *Christos-i-Choras*, se trouvoit vers la

(1) Cantacuzène, l. 3, ch. 88. Pachymères, liv. 12, ch. 6.

(2) Nicéphor. Greg. l. 5, p. 90.

porte d'Andrinople, dans l'enceinte de la quatorzième région : mais comme les turcs en la changeant en mosquée ont aussi changé son nom, ce n'a été qu'après beaucoup de recherches que je suis venu à bout de la découvrir.

Elle est connue aujourd'hui sous le nom de *Kahkrié-dgiami*. Aux quatre coins de la voûte on voit encore des figures de Séraphin en marbre, et sur une des portes, l'image du fondateur Théodore Metochites, offrant à Jésus-Christ le plan de son église.

DES QUARTIERS ET FAUBOURGS DE CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE XVIII.

Du quartier des Grecs appelé Fanal.

Tous les voyageurs qui ont étudié les romains modernes, ceux-là sur-tout qui, au talent de l'observation, réunissent des sensations délicates et la connoissance des arts, retrouvent l'ancienne Rome toute entière dans un de ses faubourgs situé au-delà du Tibre. On y voit les mêmes usages, les mêmes passions et les mêmes physionomies que dans l'antiquité. A chaque pas vous reconnoissez le buste vivant de Vespasien et de Vérus, celui de Faustine et de Julie : c'est-là qu'on peut étudier avec fruit l'histoire des romains ; c'est-là qu'on découvre le germe

de ces grands caractères, qui, après avoir subjugué le monde par la force des armes, l'ont ensuite dominé par l'influence de la religion, et commandent encore aujourd'hui son admiration par la magnificence de leurs monumens.

Le fanal de Constantinople présente à l'observateur un tableau du même genre que celui de Trasteveré; les débris de l'Empire d'Orient s'y sont refugiés : les grecs du fanal, avec des écoles et plus de liberté, deviendroient bientôt ce qu'ils ont été sous Periclès et sous Alexandre. Ce qui caractérise sur-tout leur génie, c'est l'adresse qu'ils ont mise à s'emparer de la confiance du gouvernement turc, et à régner en quelque sorte à sa place.

Le moral des peuples triomphe donc du ravage des siècles et de la force des gouvernemens ; il est indestructible comme la chaîne des montagnes qui traverse les Empires.

Du quartier appelé le Marché aux Femmes, *Avret-Bazar.*

Dans un gouvernement (1) où l'on demande sur-tout la tranquillité et où la subordination extrême s'appelle la paix, il faut enfermer les femmes : leurs intrigues seroient fatales au mari.... Supposons un moment que la légèreté d'esprit et les indiscrétions de nos femmes, leurs passions grandes et petites, se trouvassent transportées dans un gouvernement d'Orient, dans cette activité et cette liberté où elles sont parmi nous, quel est le père de famille qui pourroit être un moment tranquille ? .... L'état seroit ébranlé, on verroit couler des flots de sang.

Vers le château des Sept-Tours on trouve un quartier qui porte le nom d'*Avret-Bazar* (marché aux Femmes), parce qu'il y avoit autrefois beaucoup de marchands d'esclaves.

(1) Esprit des Lois, liv. 16, ch. 9.

Depuis l'incendie qui a consumé cette partie de la ville, ces marchands se sont rapprochés du port, et ont établi un de leurs plus nombreux dépôts près de la mosquée d'Osman sur la deuxième colline.

Il ne faut pas croire que les femmes esclaves en Turquie soient aussi malheureuses que certains voyageurs l'ont prétendu. A la vérité, pendant qu'elles sont exposées en vente, on les soumet à des épreuves également contraires à la pudeur et à la décence ; mais aussitôt qu'elles sont entrées dans un harem, elles y sont traitées avec toute sorte de douceur et d'humanité.

Quartier d'Ak-Seraï, ou *Palais blanc*.

C'est le nom que les turcs donnent au quartier de Constantinople qui se trouve vers la Propontide, dans le vallon qui sépare la septième colline des six autres. On y voit d'assez beaux bâti-

mens qui servent de casernes aux janissaires.

Il n'est pas permis aux femmes honnêtes de passer dans ce quartier, et elles ne pourroient demander réparation des injures qu'elles y recevroient. Mais les femmes publiques y donnent des rendez-vous ; elles ont coutume de suspendre leur turban au coin de la rue dans laquelle elles sont entrées. Ce signal avertit les passans de prendre un autre chemin ; et comme elles courent les risques de la vie si elles sont saisies par la police, il y a aussi le même danger à courir pour le passant indiscret qui auroit le malheur de les surprendre avec leur amant (1).

Du quartier appelé Ieni - Baktché (*le Jardin neuf.*)

Le quartier appelé *Ieni-Baktché* (2)

(1) Cantemir, Hist. Ott. liv. 3.

(2) Cantemir, Hist. Ottom. tit. Ier, liv. 3 ; pag. 136 et 155.

se trouve entre la porte du Canon, *Top kapou*, et celle d'Andrinople, *Edrené kapou*.

Lorsque Bajazet, sentant les approches de la vieillesse, voulut abdiquer l'Empire, et faire tomber son choix sur son fils Achmet, celui-ci qui connoissoit l'amour des janissaires et des grands pour son frère Sélim, se défendit d'accepter la faveur qui lui étoit offerte par son père.

En effet Sélim appelé secrètement par ceux qui desiroient son élévation au trône, part de Caffa, où il s'étoit enfui après la bataille qu'il avoit perdue contre son père.

Dès que les janissaires apprirent son arrivée, ils s'attroupèrent dans les rues, et allèrent à sa rencontre jusqu'à la porte du Canon, *Top kapou*.

Sélim entre dans la ville avec ce cortège, et va dans les prés d'*Ieni-Baktché* où les janissaires lui avoient préparé des tentes.

Après plusieurs jours de négociations, Bajazet consentit à déposer sa couronne sur la tête de son fils, sortit de Constantinople pour se retirer à Dimotica, et mourut en route.

Du quartier des Blakernes.

Le quartier qui se trouve à l'angle occidental de la ville vers le fond du port, est l'ancien quartier des Blakernes. On y voyoit autrefois un monastère dédié à la Vierge, et célèbre par les miracles qui s'y opéroient : il n'en reste plus que quelques ruines, et un aïasma (1) ou fontaine sacrée, dont les eaux conservent toujours la même renommée parmi les grecs, et sont confiées à la garde d'un turc qui les distribue pour de l'argent (2).

(1) Aïasma tis vlakernas.

(2) Cantemir, Hist. Ott. tome 1, l. 3, p. 210.

Du faubourg de Piri-Pacha.

Il a existé deux hommes remarquables de ce nom dans l'Empire ottoman : l'un étoit tefterdar, ou grand trésorier de Sélim I.er (1), l'autre étoit précepteur de Soliman I.er, et jouissoit de la plus grande faveur auprès de lui. Je n'ai pu constater lequel de ces deux pachas avoit donné son nom au quartier et à la mosquée qui se trouvent sur la rive du port au-dessous de l'Okmeïdan.

C'est le dernier qui, au siège de Rhodes, exposa courageusement sa vie pour défendre l'innocence du visir Moustapha.

Soliman irrité de la longue résistance des chevaliers, et de la perte immense qu'il venoit d'essuyer sous les remparts de leur ville, voulut rendre son visir responsable du mau-

(1) Cantemir, Hist. Ott. tome 1, l. 3, p. 159.

vais succès du siège, et il ordonna qu'il seroit attaché à un poteau, aux yeux de toute l'armée, pour servir de but aux flèches. Ce cruel arrêt alloit être exécuté : déja le malheureux Moustapha étoit arrivé au lieu du supplice, lorsque Piri-Pacha, secondé de tous les chefs des troupes, courut à la tente du sultan pour lui demander la grace du visir. Soliman transporté de colère, le condamna lui-même à périr à l'instant avec celui dont il prenoit la défense : mais tous les autres pachas s'étant en même tems prosternés à ses genoux, l'empereur lut dans tous les yeux combien cet ordre inspiroit d'horreur; il se calma, et fit grace.

Du faubourg de Piali-Pacha.

Lorsque la puissance formidable de Charles-Quint sembloit devoir envahir toute l'Europe, François I.er, roi de France, conclut un traité d'alliance

avec Soliman, qui fit en sa faveur une diversion en Hongrie, et lui envoya plusieurs flottes pour en disposer à son gré. Le grand-amiral Piali-Pacha qui en commandoit une, ravagea les côtes de la Pouille, de concert avec les français, prit Messine, et retourna à Constantinople avec un riche butin, et une multitude d'esclaves.

La mosquée et le marché qu'il y bâtit à son retour, portent encore son nom, et se trouvent au-dessus de l'arsenal, près de l'Okmeïdan.

Du faubourg de Cassim-Pacha.

Cassim-Pacha étoit un fameux général de Soliman I.er, qui parvint à la dignité de grand-visir. Ce fut lui qui établit la nouvelle colonie de Galata; il y fit de grands embellissemens, et voulut que le village voisin portât son nom. C'est-là que sont aujourd'hui les magasins de la marine, les casernes

des gallioudgis (1), et le palais du capitan-pacha ou grand-amiral.

La plaine de l'Okmeïdan, située au nord du faubourg de Cassim-Pacha, est l'arène où se font les exercices de l'arc. Les bornes nombreuses qui en parsèment la surface, sont destinées à rappeler l'adresse et la force des vainqueurs. Celui qui lance la flèche à une distance extraordinaire, obtient l'honneur complet du triomphe ; les poètes célèbrent sa victoire, et on lui élève un monument à l'endroit où il l'a remportée.

C'est aussi dans la plaine de l'Okmeïdan que la troupe des enfans se rassemble pour implorer la miséricorde du ciel, lorsque l'épidémie est à son comble, c'est-à-dire, lorsqu'on voit passer chaque jour mille cadavres par la porte d'Andrinople.

(1) Soldats de marine.

Des faubourgs de Galata et de Pera.

Le faubourg de Galata occupe l'emplacement où se trouvoient au tems des Romains la région et le port des Figuiers. On y comptoit alors plus de quatre cents maisons, et l'on y admiroit plusieurs monumens publics dont il ne reste plus aucune trace.

Dans des tems postérieurs, Michel Paléologue, craignant que la multitude de marchands et d'aventuriers qui inondoient sa capitale, n'y excitassent quelque révolte, fixa leur domicile à Galata (1). Après la prise de Constantinople, les habitans de ce faubourg abandonnèrent leurs maisons, et se sauvèrent avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Lorsque Mahomet II y entra, il fit inventorier avec beaucoup d'exactitude les biens des fugitifs, et ordonna

(1) Pachymeres, l. 2, ch. 35. Greg. l. 4, p. 69.

qu'ils leur seroient rendus s'ils revenoient sous trois mois. Il fit ensuite raser une partie des murailles, et réduisit Galata à n'être plus qu'un faubourg de Constantinople.

Depuis cette époque Galata est devenu le séjour des marchands étrangers de toutes les nations, qui y ont des boutiques et des magasins remplis de toutes les marchandises de l'Europe.

On y voit de fort belles mosquées, des magasins d'artillerie, *top hana*, et la fameuse tour, *bouiouk koulé*, bâtie par Anastase, du haut de laquelle on domine toute la ville de Constantinople.

Le faubourg de Pera s'étend sur la hauteur voisine de Galata : c'est la résidence ordinaire des ambassadeurs européens et de leurs interprètes.

CHAPITRE XIX.

Des Mosquées.

Un turc en prière, est un vrai modèle de dévotion ; ses attitudes sont caractérisées par la noblesse, le recueillement et la dignité. Soit qu'il prie debout, à genoux, ou le front dans la poussière, son adoration est également imposante. S'il demande à Dieu le pardon de ses fautes, son repentir n'altère point la majesté de ses traits ; il est tout entier au fond de son cœur ; s'il lui expose ses besoins et s'il invoque ses bontés, c'est en suppliant respectueux, et non pas en solliciteur importun. Il est immobile, abîmé dans la contemplation ; rien ne le distrait dans sa prière ; la simplicité majestueuse du temple lui rappelle sans cesse la présence du Dieu devant lequel il se prosterne. On n'y voit ni tableaux, ni sta-

tues : des planches dorées, suspendues aux murailles et couvertes de sentences de l'alcoran, en forment la seule décoration.

Lorsque les musulmans ont fait la conquête de l'Empire d'Orient, ils se sont emparés de tous les édifices publics pour les convertir à leurs usages ; et lorsqu'ils ont voulu eux-mêmes en rebâtir de nouveaux, comme ils n'avoient aucune connoissance en architecture, ils n'ont pu qu'imiter servilement ceux qu'ils avoient sous les yeux. Ils ont emprunté du peuple conquis la distribution et le plan de ses bains, de ses marchés et de ses temples. Toutes les grandes mosquées de Constantinople sont la copie plus ou moins imparfaite de Sainte-Sophie. Les minarets sont le seul ornement qu'ils y aient ajoutés.

Les mosquées forment trois classes distinctes et séparées, tant par leur structure et leur étendue, que par les

prérogatives qui y sont attachées dans l'ordre religieux, civil et politique.

Il y a des mosquées impériales, des mosquées ordinaires et de simples mesdjidi.

Les mosquées impériales ne se trouvent que dans les grandes villes de la monarchie, telles que Brousse, Andrinople, le Caire, Constantinople, etc.

On en compte quatorze à Constantinople : celle de Sainte-Sophie, du sultan Achmet, la Solimanie, celle de Mahomet, l'Osmanie, celle du sultan Sélim, celle d'Eioup, celle de Laleli, de la sultane Validé, mère de Mahomet IV, de l'autre Validé, mère de Moustapha II, et d'Achmet III; celle de Shahzadé, celle de Moustapha III, et enfin celle du dernier empereur Abdul-Hamid, au village d'Istavros. Ces édifices sont de la plus grande magnificence, et comme ils s'élèvent presque tous au milieu d'une vaste cour, et qu'ils sont entièrement isolés des objets

environnans, l'œil du spectateur en embrasse sans distraction toute l'étendue, et en saisit toutes les beautés.

Les mosquées ordinaires sont bâties par la libéralité des visirs, des pachas, des beys, des seigneurs de la cour ou de riches particuliers; quelques-unes sont fondées par des sultanes Validé, ou les mères des sultans. On en compte plus de deux cents de cette espèce.

Enfin les mesdjidi sont les temples les moins considérables de l'Empire. On peut les regarder comme des chapelles publiques. On en compte environ trois cents dans Constantinople et dans les faubourgs.

Les mosquées impériales sont ordinairement environnées de divers édifices dont la fondation a pour objet l'utilité publique, tels que des imarets ou hôtelleries, des hôpitaux pour les malades, des hôpitaux pour les fous, des écoles, des collèges, des biblio-

thèques, des chapelles sépulcrales où reposent les cendres des empereurs et celles de leur famille.

De la Mosquée d'Arab ou *Arab-Dgiami.*

La plus ancienne de toutes les mosquées bâties dans les environs de Constantinople, est celle d'Arab, *Arab-Dgiami*, au faubourg de Galata, près le quartier des Francs; elle fut construite par le frère du kalife Soliman I.er, lorsqu'il assiégea Constantinople. On y conserve encore aujourd'hui un vase d'ébène qui passe pour être celui dont se servoit ce général mahométan dans ses expéditions militaires. Les ministres de la mosquée font accroire au vulgaire que l'eau qu'on y boit a le goût du lait, et la vertu de procurer aux femmes enceintes une heureuse délivrance. (1)

(1) Tableau de l'Empire Ott. par Mouradja.

Quartier et Mosquée d'Eioup.

Au fond du port de Constantinople et près des Eaux douces, on trouve un village considérable que les turcs appellent *Eioup*, et qui devint célèbre à l'époque de la prise de cette capitale.

Au milieu des horreurs qui suivirent le siège, Mahomet II prétendit au titre d'envoyé de Dieu, et voulut mêler du merveilleux à ses succès. Il avoit près de lui un prophète à gages, nommé *cheik*, qui faisoit profession de prier Dieu pour la prospérité de l'Empire, et s'efforçoit de faire adorer aux musulmans jusqu'aux vices de leur empereur.

Quelques jours après la prise de la ville, cet enthousiaste assembla le peuple dans la nouvelle mosquée de Sainte-Sophie, et publia que le triomphe du très-puissant empereur avoit été prédit à Constantin, dernier souverain des grecs, par Eioup, ami de Dieu et du

Prophète ; que sur le point de mourir dans les supplices (sans doute pour quelque crime) ce serviteur de Dieu s'étoit écrié que dans l'année il auroit un vengeur, instrument de la Divinité, nommé Mahomet, comme le grand prophète, qui effaceroit pour jamais de l'Univers l'Empire grec et ses princes, et qui établiroit la vraie foi dans Constantinople.

Cheik ajouta que, quoique les infidèles eussent fait leurs efforts pour cacher le tombeau d'Eioup, et même pour disperser ses os, Dieu le lui avoit montré, et qu'il alloit le découvrir.

Il mène aussitôt l'empereur, accompagné d'un peuple nombreux, dans le faubourg, qui depuis lors a pris le nom d'*Eioup ;* il fait fouiller dans un lieu où il n'y avoit aucune apparence de monument, et à une certaine profondeur on trouve une grande tombe sur laquelle étoit l'inscription suivante :

« *Ici est le sepulcre d'Eioup Ensari,*
« *l'ami constant, le conseiller, l'apôtre*
« *de Dieu, dont l'aide soit de plus en*
« *plus propice.* »

Sous cette tombe on trouva un corps très-bien conservé ; le miracle fut célébré avec de grands cris de joie, et Mahomet fit bâtir sur le lieu un mausolée très-orné, une mosquée et une école publique (1).

Le quartier appelé anciennement *Hebdomon* et le *Cinegion*, amphithéâtre où l'on donnoit des combats d'animaux, devoit être situé sur la dernière colline entre le village d'Eioup et la porte de *Haivan-hissari*, porte du château des animaux; du moins le nom que conserve encore aujourd'hui cette porte, semble indiquer le voisinage de l'amphithéâtre.

(1) Histoire Ottom. par M. Mignot, tome 1, page 257. Hist. Ottom. par Cantemir, liv. 3, page 106.

Quartier et Mosquée de Daoud-Pacha (1).

Bajazet surnommé l'*Eclair* (2) à cause de la rapidité avec laquelle il passoit d'Europe en Asie, après avoir battu à la fameuse journée de Nicopolis, Sigismond, roi de Hongrie, et les valeureux français qui faisoient la principale force de son armée (3); après avoir ravagé la Morée et la Thrace, vint mettre le siège devant Constantinople. Tout étoit prêt pour donner l'assaut, lorsque le grand-visir en dissuada le sultan, et lui représenta que l'Empire ottoman n'avoit déja que trop d'étendue, et qu'il falloit se contenter des vastes domaines qu'on possédoit en Asie et en Europe, de peur d'exciter l'envie des princes chrétiens.

(1) *Daoud* signifie David.

(2) Il dirim Beiazit, Bajazet *l'Eclair*.

(3) Hist. Ott. par M. Delacroix, t. 1, p. 136.

« Il est vrai, seigneur, lui dit-il ;
« que votre puissance est arrivée à tel
« point qu'elle n'a plus rien à craindre;
« vous pouvez mépriser les menaces
« du monde entier, quand toutes ses
« forces se réuniroient contre vous :
« mais il reste quelque chose à desirer ;
« c'est que les cœurs de tant de peuples
« conquis puissent s'accoutumer à vos
« lois, et qu'ils ne soient pas tentés
« de secouer le joug à la première
« occasion. Déja le succès des armes
« ottomanes a jeté l'alarme de toutes
« parts, que sera-ce lorsqu'*on* appren-
« dra que Constantinople est assiégé ?
« Toute la chrétienté est intéressée à
« la conservation de l'Empire des
« grecs : son sort entraîne celui des
« autres états, chaque prince se croira
« menacé du même coup qui renver-
« seroit celui-ci, tous courront aux
« armes, et se réuniront pour nous
« accabler. Non, ils ne sont pas assez
« dépourvus de sens, pour ne pas

« voir que Constantinople est une
« digue derrière laquelle ils respirent
« encore, et qu'au moment que l'Em-
« pire des grecs sera renversé, rien
« ne pourra plus arrêter le cours ra-
« pide des armées ottomanes. Ce n'est
« pas, seigneur, que je désespère de
« prendre Constantinople, mais il me
« semble qu'il faut, pour le présent,
« renoncer à cette entreprise; et nous
« ne devons pas, en voulant trop em-
« brasser, nous exposer au danger de
« perdre ce que nous avons acquis
« avec tant de travaux. Au reste, je
« crois qu'il est bon de profiter de
« la consternation dans laquelle nous
« avons jeté les habitans de cette
« ville impériale. Que votre Hautesse
« envoie des ambassadeurs à *Istam-*
« *boul tekkuri* (1), et qu'elle lui im-

(1) *Tekkuri* est un titre que les turcs donnent aux gouverneurs chrétiens. *Istamboul* est le nom qu'ils donnent à la ville de Constantinople.

« pose telle loi qu'il lui plaira, je suis
« sûr qu'il l'acceptera sans balancer,
« et qu'il regardera comme une fa-
« veur du ciel, de sortir, à quelque
« prix que ce soit, du danger qui le
« menace. »

Bajazet se rendit à l'avis de son visir, et envoya des ambassadeurs à l'empereur Paléologue. Ce malheureux prince alloit céder aux menaces du vainqueur, lorsque les ambassadeurs, chargés d'adoucir leurs demandes, consentirent, au nom de leur maître, à lui laisser sa couronne, et à conclure une trêve de dix ans avec lui : à condition qu'il paieroit chaque année au sultan, un tribut de dix mille écus d'or; que les turcs pourroient bâtir une mosquée dans Constantinople, et qu'ils y auroient, en outre, une chambre de justice et des cadis pour juger leurs différens.

On signa le traité de part et d'autre ; un grand nombre de turcs s'établirent

à Constantinople, ils y bâtirent la mosquée appelée *Daoud-Pacha*, avec un mekkémé (1) ; et l'on peut dire que c'est à cette époque qu'ils se mirent en possession de l'Empire d'Orient.

De la Mosquée d'Osman (Osmanié-Dgiami.)

Mahomet IV avoit du goût pour l'architecture ; il trouva que ses prédécesseurs bâtissoient toutes leurs mosquées sur un plan uniforme et sur le modèle de Sainte-Sophie. Il voulut s'en écarter, et s'étant procuré les dessins des plus magnifiques églises de l'Europe, il résolut de construire en l'honneur du Prophète, un temple nouveau : mais les gens de loi lui représentèrent les dangers de cette innovation, et le détournèrent de son projet. Voyant donc qu'il ne pouvoit satisfaire son

(1) *Mekkémé*, cour de plaidoirie.

goût, il chercha du moins à donner à son ouvrage quelque supériorité sur ceux de ses prédécesseurs, et il y réussit.

L'Osmanié est d'une grande élévation et d'une extrême légèreté. Le dôme couvre la mosquée toute entière. Comme elle n'étoit pas entièrement achevée à la mort de Mahomet, Osman son frère y mit la dernière main, et lui donna son nom, *Nour-Osmanié* (la lumière ottomane.)

De la Mosquée de la sultane Validé (Validé sultan Dgiami.)

Les sultans ont toujours traité leurs mères avec le plus grand respect; ce devoir auquel la loi de la nature les engage, est aussi conforme à la loi de l'alcoran : elles délibèrent sur les affaires d'état, elles entrent en conférence avec le visir et le mufti; et s'il faut en croire Cantemir, le sultan doit avoir leur consentement pour faire un

choix parmi les femmes de son harem.

Les appointemens de la sultane-mère, montent à plus de mille bourses (un million et demi de notre monnoie). Lorsque le grand-seigneur fait quelque acquisition ou prend quelques villes, on réserve toujours une somme pour les sandales ou pantoufles de la sultane Validé.

La mère de Mahomet IV profita de l'influence extraordinaire qu'elle avoit sur son fils, pour faire construire la plus élégante mosquée qu'il y ait à Constantinople. Elle est située sur la rive du port près de la douane. Les murs de la ville lui servent d'enceinte au nord et à l'ouest; à l'est se trouve l'entrée principale de la grande cour dont elle est entourée; enfin au midi, on voit le mausolée de la princesse et le nouveau marché (1), qu'elle a fait bâtir pour la commodité publique.

(1) Ieni-Bazar.

De la Mosquée de Mahomet.

Après que Mahomet II eut changé en mosquée l'église de Sainte-Sophie, il songea à en bâtir une lui-même, afin de laisser à la postérité un monument qui rappelât le souvenir de sa piété et de ses victoires.

Des ruines de l'église des Saints-Apôtres, il construisit une mosquée magnifique, qu'il dota de grands revenus, et qu'il entoura de très beaux bains, de mausolées, d'écoles et d'hôpitaux.

On a prétendu qu'il avoit fait empaler son architecte Chrystodule, de peur qu'il ne construisît pour son successeur une mosquée plus belle que la sienne. Cette atrocité, toute invraisemblable qu'elle puisse paroître, n'a rien qui doive surprendre de la part d'un tyran qui tua l'innocente Irène de sa propre main, qui fit périr toute

la famille du courageux Notaras, qui fit massacrer Comnène et ses trois enfans après la prise de Trébysonde, qui enfin fit éventrer quatorze esclaves pour savoir lequel d'entr'eux lui avoit dérobé un fruit.

Les plus beaux bains qu'il y ait à Constantinople, sont ceux qui dépendent de la mosquée de Mahomet, et qui sont bâtis près d'elle sur la quatrième colline. Les turcs les appellent *tchikour-hamam* (le petit bain). Ils sont composés de trois grandes salles pavées de marbre, et éclairées comme le Panthéon de Rome, par le sommet de la voûte. Les environs de ces bains sont parsemés de colonnes, de chapiteaux et d'autres débris d'architecture antique, qui ont peut-être appartenu aux thermes de Zeuxippe.

De la Mosquée de Shazadé (Shazadé-Dgiami.)

Soliman I.er, vainqueur et conquérant de plus de la moitié de la Hongrie, arrosa bientôt ses lauriers de ses larmes. Il perdit celui de tous ses fils qu'il aimoit le mieux, le jeune Mahomet, l'un des enfans que lui avoit donné la fameuse Roxelane, sa sultane favorite.

Jamais le cruel Soliman ne laissa voir autant de marques de sensibilité, qu'au moment de la mort de ce prince, qu'il préféroit à tous ses autres enfans. Pour honorer sa mémoire, il délivra un grand nombre d'esclaves des deux sexes, et il fonda une mosquée magnifique pour lui servir de mausolée.

De la Mosquée de Sélim (sultan Sélim-Dgiami.)

Le surnom de *Yavuz* (féroce), que

les turcs donnent à Sélim I.er, dénote assez le caractère violent et sanguinaire de cet empereur.

Il trempa ses mains dans le sang de son père, de ses deux frères et des pachas qui l'avoient servi le plus fidèlement : mais la providence qui ne laisse jamais le crime impuni, le frappa de mort à l'endroit même où il avoit empoisonné son père.

Les guerres continuelles dont il fut occupé pendant le cours de sa vie, ne l'empêchèrent pas d'embellir les principales villes de la Turquie d'édifices publics les plus somptueux. A Andrinople il fit bâtir une mosquée, qui passe chez les turcs pour un chef-d'œuvre d'architecture.

Celle qu'il bâtit à Constantinople, ne lui est pas inférieure au moins en élégance et en légèreté ; elle est située sur la cinquième colline, et domine le fanal ou le quartier des grecs. La

plupart des colonnes qui la décorent ont été apportées de la Troade. (1)

De la Mosquée du sultan Achmet
(sultan Achmet-Dgiami.)

Lorsque le jeune Achmet I.er monta sur le trône, les affaires de l'Empire ottoman étoient presque désespérées ; la guerre intestine désoloit les provinces d'Asie, les femmes étoient maîtresses du Gouvernement, les pachas avoient sécoué le joug de l'obéissance. Au milieu de ces orages, un enfant ose prendre le sceptre, et l'Empire recouvre aussitôt sa splendeur.

La guerre longue et opiniâtre qu'il eut à soutenir contre les perses, ne l'empêcha pas de donner ses soins à la construction de la plus belle mosquée qui existe en Orient.

Elle est située sur la place de l'Atmeïdan (l'Hippodrôme), dont elle est

(1) Cantemir, Hist. Ott. t. 1, liv. 3, p. 216.

séparée par une longue muraille percée de trois portes et de soixante-douze fenêtres.

Le corps du temple est de figure carrée, et comme celui de Ste.-Sophie, couvert d'un dôme surbaissé et accompagné de quatre demi-dômes.

Il est précédé d'une grande cour pavée de marbre, au milieu de laquelle s'élève une belle fontaine exagone. Autour de cette cour règne une espèce de cloître formé de vingt-six arcades couvertes chacune d'une coupole en plomb, et soutenues par vingt-six colonnes de granit égyptien, avec des chapiteaux à la turque et des bases de bronze.

Au nord de la mosquée est le tombeau d'Achmet et celui de l'infortuné prince Othman, son frère et son successeur, qui, à l'âge de douze ans, fut précipité du trône et assassiné par les janissaires.

La décoration extérieure de ce ma-

gnifique édifice, est achevée par six minarets à trois étages, du haut desquels on aperçoit toute la Propontide les îles des Princes, une grande partie de la ville de Constantinople, le dôme de Sainte-Sophie, le sérail, les sommets de Galata au-delà du port, le canal du Bosphore, enfin les beaux païsages de la côte de Scutari et de Chalcédoine sur la côte d'Asie.

L'intérieur est mal éclairé, les pilliers qui soutiennent le dôme sont lourds et écrasés. L'on n'y voit pour toute décoration que des tables dorées, sur lesquelles on a gravé les noms des prophètes et les sentences de l'alcoran.

La mosquée d'Achmet ainsi que celle de Sainte-Sophie et les autres mosquées impériales ont aussi leurs collèges (medressé), où quarante-huit étudiants sont entretenus et instruits dans l'arithmétique, la physique, l'astronomie et la science des lois ou la connoissance de l'alcoran.

De la Mosquée de Bajazet ou *Baiezit* (Baiezit-Dgiami.)

Bajazet II, fils du conquérant de Constantinople, eut une longue guerre à soutenir contre son frère Sizim qui lui disputoit la couronne; enfin il le vainquit, le chassa d'Asie et le força de se refugier à Rome. S'il faut en croire les historiens turcs, il eut la cruauté de le poursuivre jusques dans sa retraite, et le fit périr par un moyen bien extraordinaire.

Comme il se faisoit raser un jour par Moustapha, son barbier, qui, de chrétien italien, s'étoit rendu mahométan, il lui fit part de ses inquiétudes au sujet de son frère; Moustapha se jetant alors aux pieds du sultan, le pria de se reposer sur lui du soin de le délivrer de Sizim. Surpris agréablement de cette proposition, Bajazet le fit relever, le caressa beaucoup, et

lui promit la charge de grand-visir, s'il venoit à bout de cette entreprise. Le renégat ayant pris ses mesures, feignit de vouloir retourner à la religion de ses pères, et par le secours des chrétiens de Constantinople, il s'embarqua sur un vaisseau qui faisoit voile pour l'Italie. S'étant rendu promptement à Rome, il se fit connoître du prince Sizim, s'insinua dans ses bonnes graces, et fit tant qu'il devint son barbier en chef. Un jour qu'il le rasoit seul dans sa chambre, il lui coupa la gorge, et sortit en disant que son maître dormoit. Il eut le tems de gagner un port de mer, où s'étant embarqué sur-le-champ, il alla rendre compte au sultan du succès de sa commission (1).

Les historiens chrétiens racontent la mort de Sizim d'une manière diffé-

(1) Abrégé chronologique de l'Hist. Ottom. par M. Delacroix, tome 1, p. 304.

rente, mais non moins tragique. Ils disent que le pape Alexandre VI, contraint par Charles VIII, roi de France, qui passoit alors à Rome pour aller conquérir Naples, de lui remettre le prince turc, le fit empoisonner secrètement, et le remit ensuite aux français, entre les mains desquels il mourut au bout de trois jours.

Le caractère du pontife romain rend ce récit vraisemblable.

Bajazet fit une irruption dans la Moldavie, et étendit ses conquêtes jusqu'à l'embouchure du Nieper. C'est dans cette expédition qu'il manqua d'être assassiné par un derviche qui l'aborda sous prétexte de lui demander l'aumône. A l'occasion de cet accident, il fut ordonné qu'à l'avenir aucun étranger ne pourroit approcher seul du grand-seigneur, mais qu'il seroit conduit à son audience par des capidgis ou portiers, qui lui tiendroient

les mains et les bras. Telle est l'origine de ce qui se pratique encore aujourd'hui à la réception des ambassadeurs européens à la Porte.

Après avoir ravagé la Moldavie et mis à contribution les villes et les campagnes, l'ambitieux Bajazet attaqua les vénitiens qui ne l'avoient pas provoqué, et qui, effrayés de ses progrès rapides, s'empressèrent de lui demander la paix. Différentes révoltes dans l'intérieur de ses états l'occupèrent plus ensuite que les guerres étrangères, et la dernière lui fit perdre l'Empire.

Les janissaires qu'il avoit voulu exterminer à son avènement au trône, gagnés par son fils Sélim, et saisissant l'occasion de se venger, l'obligèrent d'abdiquer en faveur de son fils, qui le fit empoisonner pour mieux s'assurer de la couronne.

Bajazet employa une grande partie de ses revenus à la construction des

monumens publics. Sur la rivière de *Kyzyl-Ermak* près d'*Osmanjik*, il fit bâtir un pont de marbre de dix-neuf arches, et un autre en pierre de taille du même nombre d'arches dans la province de Sarichan. Il répara les murs de Constantinople, qu'un tremblement de terre avoit endommagés en plusieurs endroits. Il fonda un nombre infini d'hôpitaux et d'écoles. Enfin dans le marché au Cuivre (1) près du vieux sérail, il jeta les fondemens d'une magnifique mosquée, qui fut achevée dans l'espace de huit ans ; il employa, pour la decorer, les marbres les plus précieux qu'il put trouver dans tous les édifices de Constantinople. On y remarque sur-tout vingt colònnes d'une grandeur extraordinaire, parmi lesquelles on en compte dix de verd antique, quatre de jaspe et six de granit égyptien.

(1) Calkophratès.

De la Mosquée de Mahmout (Laleli-Dgiami.)

Les murs de cette mosquée sont revêtus de marbre. On montre dans l'intérieur deux tapisseries qui représentent les villes de la Mecque et de Médine. On l'appelle la mosquée de la *Tulippe*, parce qu'elle est bâtie dans le quartier de ce nom.

De la Mosquée, appelée par les turcs petite Sainte-Sophie, *Kutchuk-aia-Sophia.*

Pierre Gilles (1) parle d'une église de Saint Sergius et Bacchus, située près de la porte de Tchatlady : elle est, dit-il, de figure ronde, son dôme est appuyé sur huit pilliers, entre lesquels on voit un double rang de colonnes ïoniques de verd antique et de marbre blanc.

(1) Topog. Const. liv. 2, ch. 14.

Cette église a été changée en mosquée, et les turcs l'appellent *la petite Sainte-Sophie*, sans doute à cause de la variété et de la beauté de ses marbres.

De la Mosquée de la Rose (Gul-Dgiami.)

On croit que la mosquée située sur le port près de la porte de Djubali, est l'ancienne église de Sainte-Anastasie, bâtie par Saint Grégoire de Nazianze ; les turcs l'appellent *Gul-Dgiami* (la mosquée de la Rose), et les grecs, *Rhodon-Amerondhon* (rose qui n'a point été flétrie). Il y a sous cette église d'immenses voûtes destinées aux sépultures. J'en ai mesuré une de vingt toises, dans laquelle plusieurs autres latérales venoient aboutir.

De la Solimanie (Suleiman-Dgiami.)

Soliman est de tous les empereurs

turcs celui qui a fait le plus de conquêtes sur les ennemis de la grandeur ottomane. Les trois parties du monde ont servi de théâtre à ses exploits ; en Asie, il triompha des perses, et se fit couronner à Bagdad; dans l'Afrique il s'empara des royaumes de Tunis et de Tripoli ; en Europe enfin, il se rendit maître de toute la Hongrie.

A son retour de l'expédition de Perse, il fit bâtir cette magnifique mosquée, qui avec le vieux sérail, occupe presqu'en entier le sommet de la troisième colline.

Le dôme de la Solimanie est soutenu par quatre pilliers, et quatre magnifiques colonnes de granit égyptien, disposées deux à deux entre les pilliers du nord et ceux du midi, pour fortifier le ceintre qui les réunit.

Les murs intérieurs sont ornés de mosaïques, et d'une infinité de petites lampes de différens métaux.

Les funérailles de Soliman furent

célébrées par son fils Sélim II, avec toute la pompe qui est en usage dans l'Empire d'Orient. Les janissaires et les spahis de la garde conduisirent le cercueil à Constantinople, où il fut reçu par tout le corps des gens de loi. On remarqua que tous ceux qui composoient cette pompe funèbre, pleuroient ou feignoient de pleurer. Tous poussoient de profonds soupirs, des cris et des sanglots. Les chevaux même à qui on avoit soufflé dans les nazeaux une certaine poudre, répandoient de l'eau par les yeux.

On ensevelit le corps de Soliman dans la mosquée qu'il avoit fondée. On éleva sur sa tombe un monument de figure octogone, et porté sur quinze colonnes de marbre. Ce tombeau est encore en grande vénération chez les turcs. Ils y vont invoquer Soliman comme un empereur religieux, ami de la justice, et mort victime de la cruauté des chrétiens.

De la Mosquée des Janissaires (1) (Ienitcher-Orta-Dgiami.)

La mosquée des janissaires a dans tous les tems été le foyer de leurs séditions : ils s'y rassemblent pour prier et pour délibérer sur leurs affaires temporelles. Quand le grand-seigneur soupçonne quelque complot de leur part, il fait épier ce qui se passe à l'Orta-Dgiami, afin de prendre ses mesures à tems, de déjouer leurs projets et d'étouffer leurs révoltes.

C'est dans cette mosquée, maintenant en ruines, que se forma la première assemblée des mécontens qui détrônèrent l'infortuné Mahomet IV.

L'éloquence insinuante et persuasive de Siavus-Pacha, loin de les attendrir sur le sort de leur maître, ne fit au

(1) Dans le vallon qui sépare la septième colline des six autres, il y a encore deux autres mosquées qui portent le nom d'*Orta-Dgiami*.

contraire que les irriter. Les chefs se dispersèrent dans les rues pour ameuter le peuple ; l'ulema (1) se joignit aux troupes. Chacun s'arma de ce qu'il trouvoit sous la main, la fureur devint générale ; on se transporta à Sainte-Sophie.

Ici commence la procédure contre le sultan Mahomet (2). Un orateur (3) dépeint avec les couleurs les plus vives, les calamités qui affligeoient l'Empire. Il fait craindre de plus grands malheurs sous un empereur tel que Mahomet, qui, sans s'inquiéter du bien de l'état ni de la situation des armées, donnoit tous ses soins à ses chiens de chasse et à ses faucons, et qui abandonnoit le trésor à la cupidité d'une foule de harpies et d'eunuques, au lieu de le faire servir à l'entretien des soldats qui versent leur sang pour

(1) Le corps des gens de lois.

(2) Cantemir, Hist. Ott. tom. 1, l. 4, p. 133.

(3) Le schérif de Sainte-Sophie.

l'honneur de l'Empire et la défense de ses limites. »

Ce discours agita fortement l'assemblée, et l'on alloit se livrer aux dernières extrémités, si Moustapha-Pacha n'eût interposé son autorité. Sa dignité de caïmacan (1) donnoit un grand poids à ses discours : mais apercevant le danger de s'opposer de front à leurs résolutions violentes, voyant d'ailleurs que leur parti étoit pris, il crut devoir approuver en apparence leur projet pour gagner faveur auprès d'eux, puis il leur proposa son avis.

« Permettez-moi, dit-il, chers ci-
« toyens, de vous exposer la tache
« d'infamie dont vous allez vous
« couvrir, aussi bien que toute votre
« postérité ; vous vous plaignez du
« sultan, et vous avez raison ; je con-
« viens qu'il mérite d'être chassé du
« trône, mais un jugement de cette
« nature ne doit pas s'exécuter d'une

(1) Gouverneur de Constantinople.

« manière tumultueuse, ni qui tienne
« de la fureur; il faut y procéder de
« manière qu'on voie que vous avez
« encore à cœur l'honneur de la race
« ottomane, et qu'en portant un coup
« si fatal au possesseur du trône, vous
« craignez d'affoiblir la puissance de
« l'état; la précipitation n'est propre
« qu'à gâter les meilleures affaires:
« la majesté de l'Empire demande
« qu'on députe vers Mahomet pour
« lui déclarer, au nom de l'ulema, de
« la milice, et du peuple musulman,
« qu'il est détrôné, et qu'il ait à dé-
« poser de bonne grace le sceptre dans
« les mains de son frère Soliman ».

Un avis si sage n'éprouva aucune contradiction. Deux députés sont nommés pour porter ce fatal message au sultan; ils s'en excusent d'abord, puis la crainte d'irriter l'assemblée leur fait accepter la députation. Ils vont en tremblant, exécuter les ordres du peuple. Admis en la présence du sultan, ils lui

demandent pardon d'une hardiesse, qu'ils n'auroient jamais prise, s'ils n'y avoient été forcés par une multitude effrénée : enfin ils conseillent au prince de se soumettre à ce que l'armée et le peuple demandent.

Mahomet écouta les députés avec un grand sang-froid, et leur fit cette réponse :

« Votre message ne me surprend « point, je m'y suis bien attendu : il y « a trop long-tems que je m'aperçois de « l'esprit de révolte qui règne parmi « l'ulema. On y aime le changement ; « c'est la source de la corruption du « peuple, c'est-là que se puisent les « principes de rébellion : j'aurois dû « vous bannir les premiers, comme les « boute-feux qui allumiez l'incendie, « c'étoit le vrai moyen de l'éteindre ou « du moins de lui ôter l'aliment. Je vous « ai épargné, me reposant sur la droi- « ture de ma conscience, et j'ai mieux « aimé remettre à Dieu la décision de

« ma cause, que de me rendre mon pro-
« pre juge : du moins je sens une satis-
« faction intérieure, quand je repasse
« dans mon esprit tout le cours de ma
« vie, depuis que je suis monté sur le
« trône. Il y a quarante ans que je tiens
« les rênes de l'Empire, et je n'ai rien
« à me reprocher. Non, je n'ai rien
« fait de contraire à la loi des musul-
« mans, je nai rien omis de ce qui pou-
« voit contribuer à l'avancement de la
« foi parmi les infidèles, et j'ai travaillé
« de tout mon pouvoir à l'agrandisse-
« ment de l'Empire : c'est moi qui ai
« soumis la Transylvanie et la Hongrie;
« la Pologne, ce royaume si guerrier,
« s'est reconnue tributaire; les véni-
« tiens, ces orgueilleux dominateurs
« des mers, n'ont-ils pas été chassés
« de l'Archipel par mes soins ? ne leur
« ai-je pas enlevé Candie, la plus
« grande, la plus forte et la plus fertile
« de toutes les îles.

« Je ne me suis donc donné tant de

« peines que pour mettre à couvert
« ceux-là même qui sont déterminés à
« me détrôner : ils régorgent des biens
« que je leur ai procurés, et c'est pour
« cela qu'ils me haïssent. Il a été un
« tems que les éloges étoient épuisés à
« ma louange. Quelles acclamations,
« quand je revenois victorieux ! Quels
« vœux pour ma conservation ! D'où
« vient donc aujourd'hui ce change-
« ment si outrageant de votre part ?...
« Et vous, ajouta-t-il (en apostrophant
« les gens de loi), vous qui devriez
« être occupés à maintenir les peuples
« dans leur devoir et dans l'observa-
« tion des lois, vous qui devriez appai-
« ser la colère de Dieu par des larmes et
« la ferveur de vos prières, aussi bien
« que par des actions pures et charita-
« bles, pouvez-vous donner ainsi aux
« musulmans des leçons si indignes
« de votre caractère, et leur apprendre
« à mépriser les préceptes de Dieu et
« les oracles du Prophète ; car c'est à

« votre instigation qu'ils osent affliger « ma vieillesse, et fouler aux pieds « ma réputation.

« Avez-vous donc envie de renverser « l'Empire en l'attaquant ainsi dans « ses fondemens. Encore une fois, « qu'avez-vous à me reprocher, et « que n'ai-je pas fait pour prévenir ces « affreux désordres et contenter les « troupes ?... Ils ont demandé la tête « de mes plus fidèles ministres, j'en ai « fait le sacrifice à ces furieux. Ils ont « souhaité pour pacha, un misérable « diffamé par ses vices, un lâche « concussionnaire, j'y ai consenti : « qu'on me dise donc par quelle of- « fense j'ai pu m'attirer la haine du « peuple, de l'armée et de l'ulema ?

« Et d'où vient que la nation musul- « mane, oubliant les services que je « lui ai rendus, m'injurie jusqu'au « point de me chasser du trône de « mon père ? C'en est fait, je vois bien « jusqu'où va l'influence que votre

« autorité vous donne sur le peuple ;
« il s'est engagé sous vos yeux à pour-
« suivre un dessein détestable, il n'a
« garde de s'en repentir, mais je sais
« qu'il y a un Dieu juste qui me ven-
« gera, et les auteurs de l'indignité
« qu'on me fait, recevront tôt ou tard
« le châtiment de leur perfidie. »

Aussitôt que l'empereur eut fini ce discours, un des députés qui lui avoit parlé d'abord d'un ton modeste, lui dit avec la dernière insolence, qu'il n'étoit pas venu pour entendre son apologie, mais pour lui commander, au nom de la nation musulmane, de quitter le trône; qu'il n'avoit que ce moyen de sauver sa vie, au lieu qu'en s'opposant à la volonté du peuple assemblé, il risquoit tout, sans pouvoir empêcher l'effet des délibérations.

Alors Mahomet voyant la nécessité de se soumettre, dit aux députés : « Puisque c'est sur ma tête que doit « tomber la colère divine justement

« irritée contre les péchés des musul-
« mans, allez dire à mon frère que
« Dieu déclare sa volonté par la
« bouche du peuple, et que c'est à
« lui qu'il appartient désormais de
« gouverner l'Empire ottoman. »

Ainsi Mahomet IV résigna le sceptre impérial ; mais il vécut encore cinq ans après, renfermé dans son appartement.

CHAPITRE XX.

Du Kiosk de Kiat-Hana, ou *des Eaux douces.*

Achmet III apprenant que ses sujets étoient plus vexés par les galères de Malthe qu'ils ne l'avoient été précédemment, et voyant beaucoup de français engagés dans cet ordre, crut qu'il ne dépendoit que du roi de France d'enchaîner les galères de Malthe dans leurs ports. Il envoya donc en France, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, le plus habile négociateur de son Empire, Ibrahim Effendy, qui avoit traité la paix à Passarovitz avec les Autrichiens et la République de Venise.

Tout le fruit qu'Ibrahim rapporta de son ambassade, se réduisit à des présens pour son maitre, et à des plans des châteaux et des jardins de Versailles et de Fontainebleau, dont Achmet

tâcha d'imiter quelques détails dans son kiosk des Eaux douces, qu'il préféroit à tous les autres.

Ce kiosk est situé sur le bord d'une des rivières qui ont leur embouchure au fond du port; il est entouré d'une large prairie traversée par un canal dont les eaux forment d'agréables cascades. Cette prairie est le rendez-vous des femmes turques, dans les beaux jours; on les y voit par grouppes, assises en rond sur de beaux tapis, avec de longues pipes à la bouche, écoutant des musiciens qui jouent des instrumens autour d'elles, et s'amusant à regarder des bateleurs qui combattent à moitié nuds avec des ours apprivoisés, ou qui luttent ensemble à la manière des anciens athlètes.

Ibrahim Effendy amena aussi de France quelques imprimeurs, qui firent à Constantinople une édition de l'alcoran; mais ces ouvriers furent bientôt contraints de se dérober à la

fureur d'une classe nombreuse d'écrivains, que la seule profession de copistes fait subsister. On ne manqua pas d'accuser l'ambassadeur d'impiété, pour avoir introduit les usages des chrétiens dans sa patrie ; et le visir porta le fanatisme au point de renverser toutes les maisons de plaisance qu'il avoit bâties sur les collines voisines de Kiat-Chana, sous prétexte qu'elles ressembloient à celles des infidèles.

Du Kiosk des Artilleurs (Jepetchiler-kiosk.)

Ce kiosk est au bas des jardins du sérail, près de celui des Perles, *Alai-kiosk :* c'est-là que le grand-seigneur donne audience au grand-amiral, quand celui-ci part pour quelque expédition importante. J'ai été témoin de cette cérémonie, lorsque Hassan-Pacha partit de Constantinople pour aller punir les beys du Caire.

Le sultan Abdul-Hamid étoit assis au milieu du kiosk, sur un siège d'argent; des esclaves attentifs rajustoient sa pelisse à chaque mouvement qu'il faisoit, et écartoient les mouches du visage de sa Hautesse; le vaisseau amiral et le contre-amiral étoient mouillés en face du kiosk, à la tête de l'escadre; le port étoit couvert de bateaux.

Hassan-Pacha monté sur une superbe galère, sort de l'arsenal (1) où est son palais, et s'avance à travers toute l'escadre, suivi de son kirlanghish (2), et de deux belles chaloupes canonnières, construites par les ingénieurs français (3); il aborde près du kiosk, et se présente respectueusement devant son maître. Après une courte audience, il remonte sur sa galère, et au bruit du

(1) Tersana.

(2) Petit bâtiment léger, qui suit toujours le vaisseau de l'amiral.

(3) Leroy, maintenant employé en Egypte; et Dureste, mort de la peste en 1787.

canon, des vaisseaux, il se rend au village de Dolma-Baktché (1), où il dîne sous la tente avec le visir et toute sa suite. J'y cours; un peuple innombrable est répandu sur les coteaux et dans les vallons voisins; le contraste heureux de la blancheur des tentes avec la verdure des cyprès, la variété infinie des costumes, le mouvement de la mer et des vaisseaux, tout, jusqu'aux tombeaux même dont je suis entouré, concourt à la perfection du tableau que j'ai sous les yeux.

Du Kiosk des Perles (Iali-kiosk.)

Le kiosk des Perles est un édifice octogone, soutenu de cinquante colonnes de marbre. Il fut construit par Sinan-Pacha, fameux général de Sélim I.er, qui périt dans une bataille contre Ismaël, sophi de Perse. Sélim

(2) Sur la rive occidentale du Bosphore, près de Bechik-Tash.

fut si sensible à sa perte, qu'après la conquête du Caire, il répétoit souvent ces mots: « J'ai pris l'Egypte, mais j'ai « perdu Joseph, et sans Joseph de quoi « me sert l'Egypte ? »

On trouve dans les environs de Constantinople deux mosquées qui portent le nom de ce général, et dont il est très-probablement le fondateur : l'une est au-dessous de l'Okmeïdan, l'autre sur le Bosphore, près de Bechik-Tash.

Du Kiosk des Miroirs (Einalu-Kavac.)

Lorsque le traité de Passarovitz fut signé, et que les vénitiens eurent fait la paix avec les turcs, à l'ombre de la puissance autrichienne, ils envoyèrent à Achmet III les plus belles glaces de leurs manufactures. Le sultan fit construire un kiosk magnifique pour les y placer; mais depuis sa mort il a été négligé, et est tombé en ruines.

C'est dans ce kiosk que le dernier

empereur des turcs a cédé aux russes le principal boulevard de son Empire. C'est de ce jour-là que les russes ont acquis sur le midi de l'Europe, une prépondérance dont les suites sont incalculables.

Le Gouvernement français avoit cependant alors à Constantinople un ambassadeur distingué par ses talens et ses vertus (1), mais il dut céder aux circonstances : la capitale étoit menacée, il ne pouvoit la sauver, il en différa la perte. Avant cette époque funeste au trône des ottomans, funeste peut-être à la balance de l'Europe, l'Empire des sultans avoit des frontières inexpugnables; il étoit entouré au midi par la Méditerranée et les souverains d'Afrique ses tributaires; à l'ouest, il étoit séparé des autrichiens par les monts Krapacs (2); au nord, cent mille tartares d'une bravoure éprouvée, et

(1) Le comte de Saint-Priest.

(2) L'ancien mont Hœmus.

toujours prêts au combat, lui répondoient des polonais et des russes; à l'est enfin, la Perse déchirée par des guerres intestines, ne lui offroit plus qu'un vaste désert, un phantôme de puissance indigne de fixer son attention; mais depuis que les russes ont corrompu la Tartarie, et que les turcs ont proclamé leur foiblesse en leur cédant cette province importante à leur salut, les czars orgueilleux ont dicté des lois aux sultans, comme ceux-ci en dictoient autrefois aux Paléologues.

La Turquie a été traitée en province conquise. L'ambassadeur russe à Constantinople, comme à Stokholm, a pris le ton d'un impérieux vice-roi, qui commande au nom de son maître; ici il prescrit au souverain la princesse qu'il doit choisir pour femme; là, il ferme aux vaisseaux français le passage du Bosphore et l'entrée du Pont-Euxin. Ses agens choisis avec adresse parmi

les sujets transfuges de la domination ottomane, inondent toutes les parties de l'Empire. Il n'existe pas un rocher dans l'Archipel, où l'on ne trouve un grec revêtu de l'uniforme russe, qui y exerce une autorité despotique sur les chefs turcs, et insultante pour les agens mêmes des autres puissances.

C'en est donc fait de l'Empire des musulmans, et le trône des kalifes est suspendu sur l'abîme où il a précipité celui des Césars, si les puissances du midi de l'Europe ne lui tendent pas une main secourable, ou plutôt si elles continuent de s'aveugler elles-mêmes sur leurs intérêts et leur sûreté.

The prostrate south to the destroyer yields
Her boasted titles and her golden fields :
Witg grim delight the brood of winter view.
A brighter day and skies of azure hue ;
Scent the new fragrance of the opening rose,
And quaff the pendent vintage as it grows.

GRAY'S, *Poems*, pag. 197.

CINQUIÈME PARTIE.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DES CÔTES DE LA MER NOIRE. (1)

CHAPITRE PREMIER.

Dimensions de la mer Noire. Nom des principaux fleuves qui s'y jettent.

La mer Noire, nommée autrefois le *Pont-Euxin*, s'étend du 41e au 46e degré de latitude septentrionale, et du 46e au 60e méridien (en comptant celui de l'île de Fer pour le premier). Elle a environ

(1) J'ai enrichi cette cinquième Partie des observations de l'ingénieur Lafitte, qui m'ont été communiquées par le général de brigade Monnier.

210 lieues marines de longueur de l'ouest à l'est, depuis la côte de Romélie jusqu'à l'embouchure du Phase dans la Géorgie, et près de 110 lieues de largeur du sud au nord, depuis le cap Baba sur la côte d'Anatolie, jusqu'à Kodjabey sur celle d'Oczakow.

Cinq fleuves principaux, le Danube, le Niester, le Niéper, le Don et le Couban, ainsi que plusieurs rivières d'un moindre cours, telles que le Phase, le Batoum, le Kizyl-Ermak, la Saccaria, etc., portent leurs eaux dans cette mer.

Le Danube a ses bouches à l'ouest près de la côte de Bulgarie. Son vallon, borné sur sa rive droite par le mont Hœmus, que les turcs nomment le *Balkan*, sur sa gauche ne paroît point séparé des eaux du Niester et du Niéper qui débouchent au nord; ensorte que la côte, depuis Kara-Herman jusqu'à Aktiar en Crimée, est dans toute cette partie fort basse et difficile à reconnoître.

Le Don ou Tanaïs, qui, après avoir embouché la mer d'Azof, entre dans la mer Noire par le détroit de Zabache, forme aussi, conjointement avec le Couban, dont les eaux se partagent à ces deux mers, un seul et même vallon, étendu depuis Caffa où finissent les montagnes de la Crimée, jusqu'à Anapa sur la côte des Abazes, où se terminent les branches et contreforts du mont Caucase.

Tout le reste de la côte, bordé de hauteurs très-élevées d'où quelques rivières se précipitent par des vallons étroits, présente de bons points de reconnoissance aux navigateurs.

CHAPITRE II.

De la Côte des Abazes.

La côte des Abazes s'étend depuis l'embouchure du bras principal du Couban dans la mer Noire, jusqu'à Sohoum, où elle est séparée de la Mingrélie et de la Géorgie par une petite rivière du même nom que cette ville. Depuis le Couban jusqu'à Anapa, sur une distance d'environ huit heures de chemin, la plage est fort basse et sabloneuse; mais depuis Anapa jusqu'à Sogoudjak, la côte est très-élevée; et c'est dans cet endroit que se termine à la mer la montagne de Varda, l'une des branches du Caucase. De Sogoudjak à Ghélindgik, elle est toujours de même nature, et formée par les contreforts du Caucase.

La ville d'Anapa, située par environ

44° 30′ de latitude, a été jusqu'à présent confondue, par beaucoup de géographes, avec celle de Sogoudjak, qui en est éloignée de neuf heures de chemin. Ils placent aussi le port de Ghélindgik beaucoup trop loin dans l'est, puisqu'il n'est éloigné de Sogoudjak que d'environ six heures.

Anapa, sur le bord de la mer, dans une grande plaine où vont se terminer les branches et contreforts du Caucase, présente encore les vestiges de l'enceinte d'une grande ville qui y existoit autrefois. On n'y voit plus aujourd'hui qu'une mauvaise batterie de quatre petits canons, et un hameau de trente à quarante maisons, parmi lesquelles s'élève un kan ou auberge assez bien bâti et crénelé, qui sert de retraite aux marchands et de dépôt à leurs effets. Le voisinage de la Crimée et le commerce des abazes qui s'y porte naturellement, attirent plusieurs bâtimens dans ce mouillage, qui est en

pleine côte. Le golfe d'Anapa, peu profond, s'étend depuis la pointe sur laquelle est placée la batterie, jusqu'au cap sud de l'embouchure du Couban.

Entre Anapa et Ghélindgik on trouve Sogoudjak, dont la rade, placée au débouché d'un vallon formé par un ruisseau qui descend du Caucase, est entourée des branches et contreforts de cette montagne. Un petit fort carré, d'environ cent dix toises du côté où réside le pacha qui commande dans cette partie, et où il n'y a qu'une foible garnison et très-peu d'habitans, constitue toute la défense de cette rade.

Les hauteurs du Caucase embrassent aussi le port de Ghélindgik, qui reçoit deux petits ruisseaux dont les vallons sont assez beaux. Son entrée a environ mille toises d'ouverture, et sa défense se réduit à une mauvaise batterie de quatre à cinq petites pièces de canon,

gardée par vingt-cinq hommes seulement.

Les abazes sont confinés du côté des terres par le sommet du Caucase, dont le revers au nord jusqu'au fleuve Couban est occupé par les circassiens, et se nomme *Circassie*. A l'exception de la plaine d'Anapa, traversée par plusieurs affluens d'un ruisseau qui, après avoir arrosé un grand nombre de villages, se rend à la mer à environ quatre cents toises de cet endroit, le pays est en général très-montueux, coupé de ravins et de précipices. A travers les bois qui couvrent les montagnes, on trouve çà et là quelques portions de terrain cultivé et des hameaux clair-semés dans les vallons.

La terre y est généralement fertile, et supportée par des couches de rochers entre-mêlées d'argile. Ces différens lits se remarquent très-bien aux hauteurs escarpées et presque verticales qui bordent cette côte.

Malgré les montagnes et les bois qui rendent ce pays difficile à parcourir et à reconnoître, on y trouve cependant des chemins, très-roides à la vérité, mais où les petits charriots peuvent passer. On communique même à la Circassie, en traversant le Caucase en quelques endroits.

Les abazes, d'une constitution forte et robuste, marchent toujours armés de sabres, de fusils, de pistolets ou de flèches, à cause des guerres continuelles que leurs princes se font entre eux. L'habillement de ce peuple consiste en un long caleçon, semblable à celui des matelots, un petit gilet à manches, une espèce de redingotte avec une ceinture de cuir; et pour l'hiver une pelisse de peau de mouton. Des souliers grossièrement faits d'une seule peau sans coûture sur les côtés, lui servent de chaussure. Il laisse croître sa barbe, il se rase la tête; sa coîffure est une espèce de kalpak,

et l'ensemble de son costume est peu différent de celui des turcs.

Un abaze armé en guerre, porte un fusil en bandoulière, un sabre et un pistolet à la ceinture; il y ajoute une cotte-de-maille fort pesante (espèce de chemise à manches qui va jusqu'aux genoux, et fabriquée avec de petits anneaux de fer); cependant la plus grande partie de cette nation ne se sert que de flèches.

La façon de vivre grossière de ce peuple ne comporte pas un grand luxe dans les habits, ni dans les maisons, qui sont toutes composées de colombage ou de clayonage, garnies de mortier et couvertes d'un peu de chaume ou de terre. On y trouve toute sorte de volailles et de nombreux troupeaux de chevaux, de vaches, de moutons, et de chèvres dont le laitage sert à sa nourriture. Il cultive le froment, le seigle et sur-tout le millet, qu'il emploie à la composition d'une

boisson nommée *boza*. La population doit être rare dans un pays où la plus grande partie du sol est inculte ou en bois. La situation des hameaux dans des plaines ou des vallons assèz éloignés de la mer, produit sans doute chez cette nation son indifférence pour la pêche, et par conséquent pour la navigation. Anapa est le seul endroit où l'on construise quelques bâtimens marchands. Rien de moins commun sur toute cette côte, que les bâteaux abazes.

Par quelques usages religieux, comme de placer des croix sur les tombeaux, de porter des alimens aux morts, de planter dans les cimetières des pieux crochus pour qu'au retour de leurs promenades nocturnes ceux-ci puissent y attacher leurs chevaux, et par d'autres pratiques, l'on peut juger que le culte des abazes est un mêlange bizarre de christianisme, de mahométisme et de paganisme. Ceux enrôlés au service de la Porte et ceux

amenés par le commerce à Constantinople, adoptent la religion mahométane, ou du moins ils la mêlent à leurs superstitions. L'on ne voit dans tout ce pays que la seule mosquée de Sogoudjak : cependant très-tolérans à cet égard, ils donnent indifféremment leurs filles en mariage à des chrétiens ou à des musulmans.

Nous ne connoissons de leur jurisprudence que quelques lois ou coutumes qui sont exactement suivies. Un esclave volé, par exemple, doit être rendu dans quelque pays qu'il se retrouve, et le voleur est condamné à payer tous les frais de la recherche. Même sûreté pour les personnes qu'ils prennent sous leur protection ; c'est par cette raison que les troupes turques ont toujours un ou deux abazes à leur tête dans les différentes marches qu'elles font dans ce pays. Un abaze chargé d'accompagner l'ingénieur Lafitte dans ses opérations, ne pouvant

venir lui-même le jour convenu, lui envoya sa flèche, et lui fit dire qu'elle lui serviroit de sauve-garde, en la montrant seulement à ceux qu'il rencontreroit.

La langue des abazes n'a aucun rapport avec celle des turcs ; elle en a davantage avec celle des arabes, par ses sons aspirés et prononcés du gosier.

Leur commerce consiste en esclaves de l'un et de l'autre sexe, qu'ils font dans leurs guerres intestines, ou même de leurs propres familles ; en cire, miel, beurre ou mantégue, cuirs, laines et fourrures. Il se fait par échange pour du sel, des toiles, de grosses étoffes, des fusils, sabres, pistolets, et sur-tout de la poudre. La difficulté de parler la langue du pays et la répugnance des musulmans pour en apprendre d'autres que la leur, ont livré ce négoce à quelques grecs et aux abazes qui font le voyage de Constantinople ; mais il se

fait sur des bâtimens turcs, qui en apportent les denrées dans cette capitale. Il y a apparence aussi qu'il en passe beaucoup en Crimée. L'on ne tire aucun parti de la quantité prodigieuse de beaux arbres qui couvrent ce pays; le chêne, l'orme, le frêne, l'érable et le pin meurent et pourrissent sur le sol qui les a vu naître.

C'est depuis quelques années seulement que la Porte a jugé à-propos de faire des établissemens dans cette partie, c'est-à-dire, à Sogoudjak, à Anapa et à Ghélindgik; mais ils sont très-précaires et ne contiennent qu'environ cinq cents hommes de troupes, dont les détachemens n'osent communiquer de l'un à l'autre de ces postes, sans avoir un ou deux abazes à leur tête, de peur d'être faits esclaves. Cependant il seroit très-facile de s'y établir solidement et de s'y maintenir. Les abazes paroissent portés à rester sous la domination du grand-seigneur;

s'il s'y trouvoit quelques rebelles, on les soumettroit aisément en prenant les précautions convenables. Le point essentiel est de se bien fortifier, tant pour contenir le dedans du pays, que pour résister aux entreprises du dehors.

L'art n'aura que très-peu de choses à faire pour rendre le fleuve Couban et le mont Caucase propres à la guerre défensive. La mer offre d'ailleurs une côte aisée à garder, et des endroits propres à recevoir tous les secours qu'on voudra y porter ; mais il est indispensable de s'y établir d'une manière plus solide tant pour la défensive, que pour se procurer les moyens d'offensive, dont ce pays est, comme nous venons de le dire, très-susceptible par sa position.

CHAPITRE III.

De la Côte de la Crimée.

ENTRE Anapa et Caffa, la côte est basse et sabloneuse. Le détroit de Zabache, par où les eaux de la mer d'Azof s'écoulent dans la mer Noire, est situé entre ces deux endroits. Il sépare de la Crimée l'île de Taman, entourée de ces deux mers, et désunie du continent par deux bras du fleuve Couban, dont l'un porte ses eaux à celle d'Azof, l'autre au Pont-Euxin.

La ville de Caffa, autrefois Théodosie, est placée au pied de l'un des embranchemens des montagnes qui bordent la côte de la partie méridionale de la Crimée. Son enceinte antique et ses tours tombent en ruines; celle de la citadelle, située sur le penchant d'un coteau au sud de la ville,

et fortifiée dans le même goût, n'est pas en meilleur état. Sa rade où les vaisseaux mouillent par quinze brasses, fond de vase, est vaste et profonde; mais elle est si ouverte qu'il seroit facile à une escadre d'approcher de la ville, de l'incendier ou de s'en emparer en débarquant des troupes sur la plage basse de la grande anse qui la forme.

Depuis Caffa jusqu'à Aktiar, la côte est bordée de montagnes fort élevées, hérissées de rochers décharnés et à pic vers leur sommet. On voit, sur leurs pentes et à l'embouchure des vallons qui en descendent, quelques villages fort mal bâtis, mais dont les environs sont cultivés et plantés de beaucoup d'arbres fruitiers. L'on peut mouiller dans presque toutes les anses de cette côte. Nous avons jeté l'ancre par 15 brasses, fond de vase, dans celle d'Yalita, où l'on ne voit qu'un misérable hameau de quarante à cinquante

feux, dont plusieurs maisons sont en ruines.

A l'angle formé par les côtes méridionale et occidentale de la Crimée, est situé le cap Karadzé. Les montagnes, composées de rochers escarpés à pic vers leur sommet, offrent de loin à la vue divers mamelonages et pyramides, qui sont de bons points de reconnoissance pour les navigateurs. Au nord de ce cap, on voit l'entrée du port de Baliklava, qui nous a paru fort étroite et bordée de rochers. Les montagnes s'abaissent ensuite vers le cap Féling; nous avons aperçu au-delà de ce cap, dans l'embouchure d'une petite rivière, le nouveau port d'Aktiar, où il y avoit plusieurs gros bâtimens; mais nous en étions trop éloignés pour le bien reconnoître.

Depuis le port d'Aktiar, la côte toujours fort basse, présente un terrain uni, coupé par quelques lacs ou marais. Nous y avons vu de nombreux

troupeaux, mais très-peu de terres cultivées.

Les russes sont maintenant occupés à repeupler la Crimée, qu'ils ont dévastée dans les dernières guerres. Ils tâchent d'y attirer beaucoup de grecs sujets du grand-seigneur ; ils y ont même déja fixé un certain nombre d'aventuriers. C'est dans le port d'Aktiar, où ils rassemblent les vaisseaux de guerre construits à Cherson sur le Niéper, qu'ils préparent d'avance tous les moyens propres à se rendre maîtres de la Turquie d'Europe.

Il seroit essentiel pour les turcs, de s'emparer de la Crimée et de l'île de Taman, dès les premiers momens d'une rupture. La côte des abazes leur en donneroit la facilité, s'ils y faisoient les établissemens et les dispositions convenables. Cette île et la partie de côte depuis le détroit de Zabache jusqu'à Caffa, sont très-favorables aux descentes. Il y a bien aussi quelques

anses où l'on pourroit débarquer au-delà de cette ville ; mais les montagnes offriroient ensuite trop de difficultés pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Depuis le cap Féling jusqu'à la mer Morte, la plage est également très-propre aux débarquemens ; et peut-être seroit-il aisé de bloquer les vaisseaux russes dans le port d'Aktiar.

Beaucoup de bâtimens turcs attirés par les avantages du commerce dans les échelles de la Crimée, sur-tout à Keuslevé et à Caffa, y apportent, malgré les défenses de la Porte à cet égard, des toiles peintes et autres de Kastambol et de Tokat en Asie, du coton, du café et du vin. Ils retirent en échange du sel et quelques autres marchandises. On les oblige à y faire exactement la quarantaine; précaution contre la peste dont les turcs n'avoient pas d'idée, et à laquelle ils sont contraints dans chaque port par un petit bâtiment armé pour cet effet.

CHAPITRE IV.

De la Côte d'Oczakow, depuis la Crimée jusqu'au-delà du Danube.

Toute cette partie de côte, où arrivent le Niéper, le Niester et le Danube, est basse, difficile à reconnoître, et les bas-fonds s'y étendent fort au large.

Le Niéper ou Boristhène, d'un grand volume et d'un très-long cours, descend de la Russie, traverse l'Ukraine et embouche la mer Noire à Oczakow. Il a deux mille quatre cents toises de largeur entre cette place située sur sa rive droite, et Kilbourn sur sa rive gauche; il s'élargit considérablement en remontant jusqu'au-dessus du confluent du Bog. Les bâtimens qui tirent plus de seize pieds d'eau ne sauroient entrer sans risque dans son chenal étroit et difficile, terminé à gauche par une

pointe de sable très-basse, qui se prolonge dans la mer.

Oczakow, place de guerre de peu de capacité, d'environ deux cents toises de longueur sur cent de largeur, est entourée de fortifications antiques et mal disposées. Il fut pris en 1737 par les russes qui n'y firent aucune brèche. Le seul incendie des magasins et des maisons, qui sont toutes en bois, obligea les turcs à capituler, après trois jours de siège. L'on y a fait depuis ce tems-là un grand retranchement en terre, sans flancs et mal appuyé, qui enveloppe les deux faubourgs. Le fort de Hassan-Pacha, situé à la pointe d'un banc de sable à environ cinq cents toises de la place, n'est autre chose qu'une mauvaise redoute en maçonnerie, destinée autrefois à croiser ses feux de plus près avec ceux de Kilbourn sur l'entrée du fleuve.

Kilbourn, très-petite place carrée de cent dix toises de côté, a été cédé par

les turcs aux russes. Ceux-ci y ont construit, depuis leur prise de possession, une enveloppe en terre à redans, qui ne couvre point son enceinte vers le Niéper. Quoique cette forteresse ait trop peu de capacité pour pouvoir faire une longue résistance, et que sa situation soit très-basse, cependant le chenal du fleuve en est si rapproché, qu'il ne seroit pas possible, en cas de guerre, d'y faire passer des bâtimens, si l'on ne s'en rendoit maître auparavant : expédition qui ne paroît pas très-difficile.

L'ingénieur Lafitte a réalisé ce projet contre le fort de Kilbourn, et il auroit infailliblement réussi, s'il avoit été secondé par le pacha d'Oczakow. Voici ce qu'il m'écrivoit à Yassi, capitale de la Moldavie, le 5 octobre 1787, au commencement de l'attaque.

Oczakow, le 5 octobre 1787.

« J'AI reçu, mon ami, le 29 du mois dernier, vos deux lettres, des 16 et 19 septembre, le

paquet de Monnier, ainsi que la boîte aux remèdes, et je vous en fait mes remercimens bien sincères. Les cahots de la voiture du callarache et le frottement ont un peu dispersé la poudre d'ipécacuanha, et presque vuidé le pot de thériaque; mais nous n'avons point encore fini celle que nous avions : ainsi c'est un petit malheur. M. Grégoire, toujours demandant, vous prie encore de lui envoyer, dans le même paquet que vos lettres, dix à douze prises de rhubarbe en poudre, parce qu'il ne lui en reste presque plus. Pour mon compte je vous prierai aussi de m'envoyer par le premier callarache, deux bâtons de cire d'Espagne rouge. Le sergent des canonniers est un peu indisposé; le caporal bombardier a été mal, il est maintenant très-foible. M. d'Abancourt n'est pas beaucoup mieux. Le mauvais pain, la mauvaise eau et la fatigue contribuent beaucoup à ces indispositions passagères. Il seroit bien dur de mourir de maladie lorsqu'on a une plus belle mort à choisir. Venons aux nouvelles.

Dans la nuit du 23 au 24 septembre, les chaloupes ont commencé à jeter des bombes sur le fort de Kilbourn. On a aussi tiré des boulets pendant le jour. Le feu du canon et des mortiers a continué le 25 et le 26 fort lentement, et presque sans succès. L'artillerie du fort ne ripostoit pas

mieux, et tiroit rarement par salve. Le 26, au matin, une chaloupe ou galère russe revenant de Cherson ou de Gloubour, s'est avancée hardiment contre les chaloupes, s'est battue contre elles, a fait un grand feu d'artillerie et de mousquéterie sur l'une des chaloupes qui avoit resté au mouillage, et s'est retirée a la rame sous le fort de Kilbourn. Les turcs ont craint, en la voyant avancer ainsi, que ce ne fût un brulôt; et c'est la raison qui a forcé plusieurs chaloupes de mettre à la voile, de même que le manque de poudre. Le 27, le combat des chaloupes contre la galère russe qui étoit au mouillage, a recommencé, mais sans succès, ainsi que le 28. On a perdu, des deux cotés, beaucoup de poudre, de boulets et de bombes.

On a aperçu le 27, deux fregates russes, et deux galères pareilles à la premiere, qui stationnoient à un cap éloigné d'environ une lieue d'ici sur la rive gauche du Niéper, ce qui a obligé les chaloupes à prendre le soir, à l'entrée de la nuit, une position oblique sur le fleuve; le lendemain 28, les deux frégates ont descendu le Niéper, et ont avancé contre les chaloupes de la rive droite, dont elles ont été à portée vers les trois heures et demie du soir. Le combat a commencé alors; et elles ont viré de bord pour remonter le Niéper, lorsqu'elles ont vu les cha-

loupes turques mettre à la voile pour les poursuivre, et ont fait leur retraite en tirant sans cesse. Elles ont été poursuivies jusqu'à la rivière du Bog, où les quatre bâtimens se sont refugiés vers les dix heures du soir. Le combat a cessé alors: les chaloupes sont revenues, et l'on prétend que les quatre bâtimens russes ont été fort endommagés. Cela pourroit très-bien être, puisque nous ne les avons plus revus depuis. Pendant ce combat, la chaloupe ou galère russe, mouillée sous Kilbourn, avoit mis aussi à la voile, et remontoit le Niéper; mais elle a été poursuivie par une chaloupe canonnière turque, avec laquelle elle s'est battue jusqu'à dix heures du soir, et qui l'a forcée de revenir au mouillage sous le fort. J'ai soupçonné que cette galère, qui a environ 20 rames de chaque côté, dont les pales sont fort larges, étoit un des chameaux destinés à descendre les gros vaisseaux de Cherson à Gloubou; elle a à-peu-près la largeur d'une frégate; les rameurs sont sous le pont supérieur, qui est chargé d'une nombreuse artillerie en canons et mortiers, et d'une grande quantité de fusils. Elle doit avoir un fond très-plat. Elle a deux mâts très-rapprochés de l'avant, avec deux voiles latines; mais elle marche lentement, soit à la voile, soit à la rame.

Dans la nuit du 30 sept. au 1er oct. le feu des chaloupes et de trois galiottes à bombes, nouvellement arrivées, a recommencé contre le fort de Kilbourn, et la galère qui s'est avancée vers les sept heures du matin, contre une chaloupe qui étoit au mouillage, sur laquelle elle a fait un feu très-vif d'artillerie et de mousquéterie; mais ayant vu les autres chaloupes mettre à la voile et courir sur elle, elle s'est retirée sous le fort. Ce combat a duré environ une heure.

Depuis ce jour il n'y a point eu d'hostilités, et l'on s'est occupé des préparatifs pour l'attaque de Kilbourn. Trois des dix vaisseaux de guerre ont remonté le Niéper, et se sont postés avec les chaloupes, vis-à-vis d'un camp de 60 à 70 tentes, établi par les russes à environ 600 toises du fort. Je ne vous cache point que j'ai été consulté à cet égard, mais qu'on ne suit point mon projet, auquel cependant il faudra revenir. J'ai démontré les inconvéniens et le danger de celui qu'on veut suivre. On m'a répondu : c'est leur affaire, ils le veulent ainsi; il n'y a que l'expérience qui puisse convaincre les ignorans, peut-être les rendra-t-elle plus dociles. La grande flotte est en vue de la place. Je suis en correspondance avec le capitana Bey, à qui j'ai marqué franchement, d'après la demande qu'il m'en a faite, tout ce qui se passe

ici; mais il n'a point assez d'autorité. Enfin nous verrons.

Le 26 septembre au soir, une caravelle a été incendiée. Le feu a, dit-on, pris aux poudres par une imprudence ordinaire aux matelots turcs, qui est de fumer sans cesse et par-tout. L'explosion n'a pas été considérable, ni bruyante; je n'ai entendu partir qu'un seul canon, après avoir vu une grande fumée. Dans cinq minutes de tems tout a été fini. L'on voit encore sa carcasse, qui a brûlé jusqu'à la flottaison. Six cent soixante-trois hommes y ont péri; sept autres qui, dans ce moment, étoient sur les vergues, ont été sauvés. Le capitana n'étoit point à bord.

Voilà, mon ami, une assez longue gazette, dont vous ferez au reste l'usage que vous voudrez. Je m'en rapporte entièrement à votre prudence là-dessus; et je serai très-aise que vous puissiez la rendre utile, de quelque manière que ce soit. — Quant à votre position de Sorvia, elle est centrale entre Bender et Choczim, et par conséquent à portée de donner des secours à l'une ou à l'autre de ces places. Une position défensive n'est pas trop nécessaire dans ce moment, du moins à ce que je crois; mais quand il en sera tems, faites veiller avec soin sur les gués du Niester, surtout par les moldaves les plus voisins; et ayez

soin d'entretenir les communications ou chemins, afin que les troupes puissent se rendre aisément d'un endroit à l'autre. C'est le seul moyen de vous délivrer des partis qui dans la suite désoleroient cette Principauté, et étendroient leurs contributions jusqu'à Yassi. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

Peu de tems après ces premières hostilités, Lafitte donna l'ordre à deux mille hommes de la garnison d'Oczakow, de s'embarquer à minuit, afin de pouvoir arriver et se retrancher, avant le jour, de l'autre côté du fleuve, sur la pointe de sable qui s'étend sous l'eau en face du fort de Kilbourn; mais il ne fut point obéi. La garnison, au lieu de partir à minuit, se mit en mouvement en plein jour. Les Russes les apercevant, eurent le tems de préparer leurs défenses; l'armée de Lafitte fut noyée, il resta lui-même une nuit toute entière plongé jusqu'au cou dans le fleuve; et il auroit succombé au froid et à ses blessures, sans un mate-

lot courageux, qui bravant l'artillerie du fort, vint d'Oczakow à son secours, et le sauva dans sa chaloupe.

Cet excellent officier, que le général d'Arçon, le plus grand ingénieur de l'Europe, honoroit d'une estime particulière, a péri dans les cachots de Perpignan, victime respectable de la plus affreuse des tyrannies. En passant dernièrement dans cette ville pour aller en Espagne, j'ai cherché son tombeau pour y jeter une fleur et y repandre une larme. On se souvenoit de sa résignation et de sa douceur; on citoit les consolations qu'il donnoit en mourant, au jeune compagnon de son infortune, qui l'avoit suivi dans sa prison; mais personne ne put m'indiquer l'endroit où reposoit sa cendre.

L'île de Bérézen, située à l'embouchure du Niéper, dans le golfe et vis-à-vis la rivière du même nom, a quatre ou cinq cents toises de longueur sur cent vingt de largeur moyenne. Les

turcs, qui l'occupent depuis peu de tems, y ont envoyé cette année un pacha pour y commander. Bordée dans tout son pourtour d'un escarpement de couches de terre et de rochers à pic, elle peut être regardée comme un fort construit par la nature. On y a fait cependant un mauvais retranchement, des magasins et des logemens pour les troupes. Entre cette île et le cap Adgi-Hassan il y a une bonne rade très-propre à recevoir les frégates destinées à intercepter les convois russes qui sortiroient du fleuve en tems de guerre.

Depuis Oczakow jusqu'au confluent du Bog, la rive droite du Niéper est élevée et acore; il y a dans cette partie deux ou trois villages tartares qui paroissent bien peuplés. L'on voit aussi quelques maisons sur sa rive gauche basse et sabloneuse. L'embouchure du Bog, située à environ trois lieues au-dessus de cette place, a plus de douze cents toises de largeur. Cette rivière,

dont la rive droite est beaucoup plus élevée et escarpée que la gauche, descend de la Pologne, forme les limites des possessions turques, et seroit aisée à défendre.

Les environs d'Oczakow, quoique le terrain y paroisse très-bon, sont généralement incultes, à la réserve de quelques jardins près de la ville. Les villages voisins, et en très-petit nombre, offrent aussi un peu de culture dans leurs alentours. Sur ce sol, fort plat et coupé seulement de quelques ravines formées par les pluies qui s'écoulent à la mer ou dans le Niéper, l'on ne voit aucun arbre, mais les herbes y croissent d'une hauteur prodigieuse.

La rivière de Bérézen, située vis-à-vis l'île de ce nom et peu éloignée d'Oczakow, ne doit pas avoir un long cours, non plus que les autres rivières ou ruisseaux qui, comme elle, aboutissent à la mer par des lacs entre le Niester et le Niéper. Elles pourroient

cependant fournir des positions intéressantes à défendre en tems de guerre.

Les deux ports d'Oczakow, l'un dans le Niéper vis-à-vis de la place, l'autre dans le golfe de Bérézen, attirent par les avantages du commerce, beaucoup de bâtimens qui y chargent des grains, des laines et des pelleteries. La plus grande partie de ces marchandises arrive de la Pologne, par convois de cent et deux cents charriots à-la-fois, attelés de bœufs, qui partent ordinairement de Balta sur les confins de ce royaume.

Plusieurs petits bâtimens turcs remontent le Niéper jusqu'à Cherson, situé sur sa rive droite à environ huit ou neuf lieues au-dessus de son embouchure. Dans cette nouvelle place de guerre appartenante à la Russie (et où l'air est, dit-on, très-mal sain), on construit des vaisseaux de ligne que l'on descend sans mâture avec des chameaux (espèce de bateaux destinés à cet effet) jusqu'à Gloubou, un peu au-

dessus du confluent du Bog, d'où on les conduit à Aktiar en Crimée. Pendant notre séjour à Oczakow, on a placé des bouées dans le chenal du fleuve, près de Kilbourn, pour y faire passer un vaisseau qu'on disoit être de 60 canons.

La rade de Kodjabey, située entre l'embouchure du Niéper et celle du Niester, à-peu-près à distance égale l'une de l'autre, paroît sûre et peut recevoir les vaisseaux de ligne. Une tour avec fanal en indique l'entrée aux bâtimens; mais il seroit essentiel de la mieux protéger. Le très-petit château actuel, avec sa garnison de vingt ou vingt-cinq hommes, ne pourroit être d'aucun effet pour sa défense.

Les tartares ont formé auprès de ce château deux villages considérables, l'un plus ancien, l'autre nouvellement construit par ceux qui, se trouvant sur des terrains cédés à la Russie, ont mieux aimé les abandonner que de rester sou-

mis à cette puissance. Ils ne font point usage du pain; le millet préparé de diverses manières est leur aliment ordinaire. Le lait de jument aigre leur sert de boisson. Quoiqu'on trouve dans ce pays quelques mauvaises barraques de clayonage enduit de mortier, et couvertes de paille, les habitans n'ont le plus souvent que des tentes couvertes de feutre, demeures faciles à transporter d'un endroit à l'autre. Le froment et les autres grains, produits de leur culture, ainsi que le beurre, les cuirs et les laines de leurs nombreux troupeaux, se chargent dans cette rade pour Constantinople.

La côte entre le Niéper et le Niester, généralement escarpée sur cinquante à soixante pieds de hauteur, excepté dans les endroits ouverts par de petits vallons et ruisseaux qui débouchent à la mer, ne fournit que quelques anses peu favorables à un débarquement. Toute cette partie dénuée d'arbres, où l'on ne

découvre de culture qu'auprès des habitations, offre un terrain uni, très-plat, surmonté seulement par quelques monticules, indices d'anciens tombeaux semblables à ceux de la plaine de Troie.

Le Niester, qui prend sa source dans la Pologne, coule à Choczim, à Bender et se jette dans la mer Noire à trois lieues au-dessous d'Akirman situé sur sa rive droite, est barré à son embouchure par un banc de sable qui ne laisse que deux issues à ses eaux. Celle de la droite se nomme *passe de Constantinople*, l'autre, *passe d'Oczakow;* la première a cent quarante ou cent cinquante toises, et la seconde quatre-vingts seulement de largeur. Celle de ce fleuve est de plus de deux lieues au-dessus de ce banc, où il entre et se confond dans le lac Ovidovo (1), que les géographes en ont séparé sans raison.

(1) Le nom du lac Ovidovo a quelque rap-

Les bâtimens, ne pouvant remonter à Akirman, jettent l'ancre sur sept à huit pieds d'eau au-dessus de la première de ces bouches. Ils reçoivent dans ce mouillage, par de petites chaloupes ou bateaux, leurs chargemens consistant en grains, laines, beurre, cuirs, vins et bois qui descendent le fleuve. On mouille aussi en-dehors des deux passes, quoiqu'on y soit sans abri.

Près de celle de Constantinople, les turcs avoient fait, pendant la dernière guerre, un fort ou batterie en terre dont il ne reste plus que les ruines. C'est là que les bâtimens viennent faire leur eau dans une bonne fontaine revêtue en maçonnerie.

Depuis l'embouchure du Niester jus-

port avec celui de l'auteur des Elégies pontiques. Des moldaves instruits m'ont assuré que les habitans des environs de ce lac conservoient le souvenir d'un illustre exilé, qui pleuroit sans cesse sur ses bords.

qu'à Kara-Hirman, village situé au-delà du Danube, la côte basse, sablonneuse, favorable aux débarquemens ou du moins très-abordable, offre à la vue des arbres et quelques maisons de pêcheurs.

Le Danube, plus considérable par son volume et par son cours que les fleuves précédens, après avoir traversé différens pays de l'Allemagne et de la Turquie d'Europe, se jette dans la mer Noire par plusieurs bras ou bouches nommées *Bogas*.

Celui de Sunné (ou Sulina par les grecs modernes) le plus propre à la navigation et le plus fréquenté, écoule ses eaux avec une vîtesse de trois mille toises par heure, dans un lit d'environ cent toises de largeur sur vingt-cinq pieds de profondeur. Au milieu des deux digues pratiquées sur ses rives et prolongées dans la mer, celle de la gauche beaucoup plus longue, et le fanal placé jadis à son extrémité, ne

présentent aujourd'hui que des débris, écueils très-dangereux pour l'entrée de ce bras. La mer, qui ronge la côte dans cette partie, n'a pas épargné le petit fort ou batterie faite la guerre dernière, dont on n'aperçoit que quelques vestiges. Le fanal de la rive droite subsiste encore; mais les ruines des ouvrages qui les couvroient annoncent sa chute prochaine. Sunné ne contient qu'une vingtaine de maisons, dont le rez-de-chaussée, élevé de trois pieds au plus sur les eaux du fleuve, n'en est cependant jamais inondé; l'on y voit aussi une mosquée et des bains construits sur les ruines de quelqu'ancien édifice. Tous ces bâtimens sont assis sur une laisse de sable de cinq à six toises de largeur, au-delà de laquelle l'on trouve des marais occasionnés par les accrues du fleuve. De ses différentes bouches, celle-ci est la seule, d'après ce qu'on nous a assuré, qui puisse recevoir des navires. Il est vrai qu'on y

en trouve toujours un grand nombre, chargés de grains, de bois de la Valachie, et de plusieurs autres denrées.

Kara-Hirman, gros village situé sur le bord de la mer, à l'extrémité d'une branche ou contrefort du mont Hœmus qui borne le vallon du Danube, n'a pour toute fortification qu'un château carré, de trente à quarante toises de côté, avec une tour ronde sur chacun de ses angles. Depuis que les russes, dans la dernière guerre, en ont fait sauter les casernes et une partie de l'enceinte, l'on n'y a fait aucune réparation. Ils brûlèrent aussi un magasin placé à un cap ou pointe au sud, distant d'une grande lieue de Kara-Hirman. Cet édifice, qui n'a pas été reconstruit, étoit destiné à renfermer les grains transportés par terre en attendant leur embarquement, que des bas-fonds rendent impossible dans ce village. C'est encore aujourd'hui à ce cap que les bâtimens viennent charger cette

denrée fort abondante dans le pays.

En 1787, l'autorité du grand-seigneur étoit méconnue à Kara-Hirman et dans quelques autres lieux du voisinage. Un certain Déli Méhémet, résidant à Keustengé, étoit à la tête des rebelles. Ces révoltes partielles, mais fréquentes dans l'Empire ottoman, sont presque toujours occasionnées par les vexations des pachas peu soumis eux-mêmes aux ordres de la Porte.

Toute la côte depuis la mer Morte jusqu'à Kara-Hirman est si basse, si difficile à reconnoître, les bas-fonds s'y étendent tant au large, que la navigation dans cette partie seroit très-dangereuse pour les vaisseaux de force qui y toucheroient avant de l'avoir aperçue.

CHAPITRE V.

De la Côte de Bulgarie et de Romélie.

Le mont Hœmus, dont le sommet est dirigé de l'ouest à l'est, vient se terminer à la mer Noire, au cap Éminé entre Varna et Bourgas, en étendant ses branches et contreforts, d'un côté sur le vallon du Danube jusqu'à Kara-Hirman, et de l'autre dans la Romélie, le long de ses côtes jusqu'au canal ou Bosphore. Ces hauteurs offrent, dans des anses formées par les vallons, des ruisseaux qui en descendent, plusieurs ports, rades ou mouillages, sur cette côte généralement acore, très-élevée et facile à reconnoître par les navigateurs.

Depuis Kara-Hirman jusqu'à Varna, principale échelle de cette partie, il

n'y a que Keustengé, Maukalia, Cavarna et Balchik, où les bâtimens aillent prendre quelques denrées. Cependant ils chargent dans d'autres anses désertes, des bois dont ces montagnes sont couvertes, et des grains apportés de l'intérieur du pays.

Varna, grande ville sur le bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière formant un grand lac et des marais dans son vallon, avoit été entourée, l'avant-dernière guerre, dans la partie qui regarde la campagne, d'un simple retranchement en terre et sans flancs. Du côté de la mer et de la rivière qui environnent à-peu-près la moitié de son pourtour, les haies des jardins, les maisons, des palissades et quelques petites parties de retranchemens lui servoient d'enceinte. Cette ville, la seule qui ait résisté aux efforts des russes, renferme un château antique avec des tours. L'on a travaillé dès-lors à réparer la mauvaise ligne qui

la couvre, en suivant le même tracé ; mais en donnant plus de largeur au fossé et d'épaisseur au parapet.

La rade de Varna, qui paroît sûre et propre à contenir une escadre, est bornée d'un côté par la pointe de Galata, et de l'autre par celle de Soganlik. Il y arrive sans cesse un grand nombre de bâtimens qui chargent pour Constantinople des grains, de la volaille, des œufs, du beurre et du fromage, ainsi que du vin pour Cherson.

Une population d'environ seize mille habitans turcs, grecs ou arméniens, et une grande partie des denrées nécessaires à la subsistance de la capitale, embarquées à Varna, rendent cette ville trop importante pour négliger les moyens de la mettre à l'abri des entreprises de l'ennemi. Il est donc essentiel de la mieux fortifier et de défendre la rade par des batteries placées sur les différentes hauteurs qui l'environnent.

Varna, dont les alentours sont en partie incultes, renferme douze mosquées, deux églises grecques et une tour ou clocher ordinaire, construit depuis environ vingt-cinq ans, dans lequel est placé un horloge avec sa cloche : c'est le seul endroit de Turquie où nous ayons encore entendu ce son. Les chemins pour y arriver, mauvais et difficiles, traversent plusieurs rameaux ou contreforts du mont Hœmus, que les turcs nomment *le Balkan*.

Le golfe de Bourgas, dont le milieu est situé par 42° 22′ de latitude septentrionale, contient dans une étendue d'environ quatre lieues et demie de largeur sur cinq de profondeur, plusieurs rades praticables pour les plus gros vaisseaux. On y trouve celles de Mesembrie, Ahiolou, Bourgas, Tchingané, Sizéboly et l'ancien port de Foros où il n'existe plus de ville.

C'est à Bourgas, principale échelle de ce golfe et l'entrepôt d'un grand

commerce de *transit* tant pour Constantinople que pour les différens ports de la mer Noire, qu'on charge des abas ou étoffes de laine, des fers de Summakof, des grains, des laines, du beurre, du fromage et du vin.

Ahiolou, environné de marais salans dont le revenu appartient au grand-seigneur, ne fournit que du sel de médiocre qualité.

Mesembrie, que les turcs nomment *Messouri*, ville ancienne située sur une presqu'île environnée de rochers, où l'on n'aboutit que par un isthme fort bas, étroit et surmonté par les vagues dans les tempêtes, offre encore quelques restes d'une enceinte en maçonnerie que la mer détruit successivement. Elle fournit beaucoup de vin et quelques petits navires que l'on y construit entièrement en bois de chêne.

Tchinganè, nouveau village turc où l'on charge beaucoup de bois à brûler et pour la construction des

maisons, présente une rade assez bien couverte contre les vents, mais dangereuse par la mauvaise qualité de son fond et par des vers qui s'attachent aux vaisseaux.

Sizéboly, situé sur une presqu'île, et dont l'enceinte en maçonnerie a été ruinée, possède la meilleure rade de tout le golfe, et où les vaisseaux de guerre peuvent mouiller. Dans ce port, habité par des grecs seulement, on charge beaucoup de bois et de vin.

Quelques batteries faites pendant la dernière guerre à Bourgas, Ahiolou et Mesembrie pour défendre leurs rades, qui d'ailleurs n'en étoient point protégées, sont maintenant détruites. Toute la côte, depuis le lac et rivière de Bourgas jusqu'au-delà de Mesembrie, quoique acore en grande partie, offre plusieurs anses ou plages sabloneuses favorables aux descentes. Le terrain au-dessus forme une petite plaine d'environ deux lieues de largeur,

entrecoupée de lacs, ruisseaux et ravins qui en faciliteroient la défense. Depuis la rivière de Foros jusqu'à Sizéboly, les montagnes vont se terminer à la mer par des escarpemens de rochers qui ne laissent entr'eux que quelques anses sabloneuses; mais où les bâtimens peuvent mouiller. Il seroit aisé de défendre le golfe avec des batteries mieux disposées que celles qu'on y a faites, et d'en bien protéger les rades, comme cela est indispensable, pour offrir un asyle assuré aux vaisseaux qui iront s'y réfugier en tems de guerre.

Depuis Sizéboly jusqu'au Bosphore, l'on trouve quelques autres ports ou rades que nous n'avons point reconnus; mais la côte, toujours de même nature, donne des facilités pour s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Nous ferons aussi observer que, dans le cas où il auroit effectué sa descente sur quelque point, on pour-

roit aisément l'empêcher de pénétrer dans le pays, en occupant les excellentes positions que les hauteurs en arrière de la côte fournissent. Ces hauteurs ou montagnes, contreforts de l'Hœmus, sont généralement garnies de bois, par conséquent aisées à retrancher et difficiles à gravir. Au reste, c'est la partie la plus essentielle à garder et à fortifier, tant pour faciliter les approvisionnemens de Constantinople, que pour prévenir toutes les tentatives de l'ennemi sur cette capitale.

CHAPITRE VI.

De la Côte d'Anatolie.

La côte d'Anatolie commence vers l'embouchure de la rivière de Kizyl-Ermak et se termine au Bosphore. Elle est, comme celle de Romélie, très-acore, élevée et hérissée de rochers, ayant en arrière des montagnes fort hautes, couvertes de bois, dont les rameaux et contreforts s'étendent jusqu'à la mer. On y trouve aussi plusieurs anses sabloneuses, où quelques ruisseaux d'un cours peu considérable, qui viennent y dégorger leurs eaux, et forment par leurs vallons des ports, des rades et des mouillages : tels sont ceux de Sinope et d'Amasséra.

Sinope, situé sur un isthme étroit et fort bas, est couvert au nord-est par

une presqu'île d'à-peu-près une lieue de longueur, très-élevée et entourée de rochers dans tout son pourtour. Une muraille antique, avec des tours sur lesquelles on a placé quelques petites pièces de canon, mais ruinée sur-tout du côté de la mer qui la dégrade sans cesse, forme l'enceinte de cette ville, habitée seulement par des turcs. Les grecs occupent un faubourg d'environ trois cents maisons, qu'ils abandonnent peu à peu depuis quelque tems, pour se mettre à l'abri des vexations. Sur le même isthme et du côté du continent, il y a un château attenant à la ville, dont les murs sont en très-mauvais état.

Le port de Sinope, de cent soixante toises de longueur sur quatre-vingts dans sa plus grande largeur, est renfermé par un môle ruiné qu'on se propose de rétablir. La Porte a donné des ordres pour le curement de ce port, qui n'a que douze pieds d'eau dans

l'endroit le plus profond. Il y en avoit aussi un autre très-petit près du château ; mais il est presqu'entièrement comblé. La rade vaste et d'un très-bon fond, peut recevoir les plus gros vaisseaux.

Quoique Sinope manque de chantiers de construction et de magasins nécessaires à cet objet, on y construit cependant de tems à autre quelques vaisseaux de guerre. L'emplacement destiné à leurs calles, est fort serré et peut à peine en contenir deux à-la-fois. On y construit aussi, en petit nombre, des bâtimens marchands. Le goudron, le chanvre pour les cordages, et les bois qu'on trouve dans les lieux voisins de cette ville, y rendroient ces établissemens très-utiles ; mais il faudroit faire des chemins plus commodes pour le transport de ces bois, qu'il seroit bon sur-tout de couper deux ou trois ans d'avance pour ne pas les

employer verds, comme cela se pratique ordinairement en Turquie.

On bâtit actuellement, sur la hauteur de la presqu'île de Sinope, un fort triangulaire et en maçonnerie, de cinquante toises de côté, absolument inutile. Il suffisoit d'y établir des batteries aux endroits convenables pour protéger la rade; il auroit été plus essentiel de fortifier la partie de l'isthme du côté du continent, pour la mettre du moins à l'abri d'être emportée de vive force.

Le peu de vestiges qui reste des anciens édifices annonce encore, malgré les efforts destructeurs du tems, l'antiquité de Sinope. Les matériaux les plus riches, comme le verd antique, les débris les plus ornés, tels que des fûts de colonne, des entablemens, etc. etc. ont été employés au hasard et confondus avec la pierre brute dans la construction et la réparation des murs de cette ville, dont le terrain des environs est maigre, pierreux et peu cul-

tivé. Les bâtimens chargent dans ce port des bois, des fruits, et quelques toiles.

Amasséra, situé à l'ouest de Sinope, sur une presqu'île, est entouré d'une muraille antique avec des tours qui tombent en ruines. L'isthme fort bas qui le joint au continent, sépare ses deux ports, propres seulement à recevoir de petits navires. La rade à l'est de la presqu'île, praticable pour toute sorte de vaisseaux, se trouve malheureusement trop ouverte aux vents les plus à craindre dans la mer Noire. Un pont, sous lequel les bâtimens ne peuvent plus passer depuis long-tems pour aller d'un port à l'autre, à cause de l'encombrement de son canal par les galets, communique les deux parties de la ville, dont celle qu'on nomme *l'Ile* est une hauteur considérable, entourée de rochers, où l'on ne voit plus qu'un très-petit nombre de maisons.

Cette échelle, qui d'ailleurs ne pour-

roit être d'aucune utilité à l'ennemi, n'est pas assez intéressante pour exiger de grandes fortifications : il suffit seulement, et cela est très-facile, de protéger ses ports et sa rade par des batteries ; ce moyen de défense procurera une retraite aux bateaux caboteurs poursuivis par des corsaires.

De toutes les villes que nous avons parcourues sur les côtes de la mer Noire, Amasséra est celle où l'on trouve plus de vestiges d'anciens monumens. Les débris des quais ou môles de ses deux ports, d'un aqueduc couvrant un ruisseau mentionné dans une lettre de Pline à Trajan, des fûts, des bases, des chapiteaux de colonnes, des entablemens et des piédestaux en marbre blanc avec des inscriptions grecques et latines, plusieurs voûtes très-bien conservées, de même qu'une bonne partie de la façade d'un majestueux édifice, et un grand nombre de tombeaux couverts de pierres énormes, sont au-

jourd'hui les restes de sa splendeur, attestée encore par d'autres antiquités répandues dans les alentours. Sur l'une des montagnes voisines, on voit quelques traces d'une voie romaine dirigée vers Bartin; le roc dans lequel elle a été taillée, montre, à une distance de la ville d'environ une heure et demie de chemin, une colonne toscane portant une aigle, et à côté une niche habitée par les restes mutilés d'une statue de femme. Ces deux ouvrages, dont les inscriptions latines sont à moitié effacées, ont été sculptés dans la masse même du rocher auquel ils sont adhérens. Enfin les deux temples placés sur les hauteurs à droite et à gauche du port de l'ouest, et ornés de colonnes corinthiennes en marbre blanc, devoient offrir aux vaisseaux qui y arrivoient un magnifique point de vue.

La côte d'Anatolie peu habitée et encore moins cultivée, éprouve une

diminution sensible dans sa population. Sinope, Amasséra et les villages voisins présentent plusieurs maisons en ruines ou abandonnées. La plus grande partie du terrain étant en bois, on en exporte beaucoup pour le chauffage de Constantinople ; on en construit aussi quelques bâtimens marchands sur les bords de cette côte, où il se fait des chargemens en fruits de diverses espèces.

CHAPITRE VII.

Observations générales sur la mer Noire.

La mer Noire a l'avantage de n'avoir aucun écueil et d'offrir plusieurs ports, rades ou mouillages sur toutes ses côtes; cependant, chaque année, on y voit des naufrages fréquens causés par l'ignorance et l'inexpérience des marins turcs qui naviguent sans cartes, sans principes et pour ainsi dire au hasard. L'on ne doit attendre d'eux aucunes observations sur la vraie position des lieux, sur les courans, ni même sur la reconnoissance des côtes et de leurs fonds. Ils n'ont rien décrit à cet égard; et ils ne s'instruisent guère par la pratique. D'ailleurs leurs vaisseaux sont très-mal construits, mal gréés et encore plus mal manœuvrés.

Les cinq fleuves principaux qui y versent leurs eaux, doivent nécessairement y produire des courans dont il seroit avantageux de connoître la force et la direction. Ces mêmes fleuves y apportent une quantité prodigieuse de sables, qui se répandent dans toutes les anses ou vallons des côtes les plus éloignées de leurs embouchures, où les vents les élèvent quelquefois en forme de dunes. Nous avons remarqué que la côte de la mer Noire est généralement acore et formée de couches de rocher assez souvent incliné et entremêlé de couches d'argile ou de graviers, couvertes en-dessus par un bon terrain noir, quelquefois pierreux mais très-propre à la culture. Point de sable nulle part qu'aux embouchures des fleuves; les rives mêmes du Niéper et du Niester, sur le bord de la mer, sont composées de terres fortes qui se soutiennent à pic; d'où l'on peut conclure que les sables qu'ils charrient, viennent

de plus loin, et que ceux qu'on voit dans les anses y sont portés par la force de leurs courans. Nous avons observé encore que les terres acores étant rongées sans cesse par la violence des vagues, des vents et des courans, la figure de la côte change, ce qui fait changer aussi les remblais des sables. La destruction d'un cap suffit quelquefois pour remblayer une anse qui formoit auparavant une rade sûre ou un bon mouillage.

Le commerce de la mer Noire pourroit être plus avantageux à la Turquie elle-même et aux nations européennes, s'il étoit fait par des marins plus habiles et des négocians plus intelligens ; mais la lenteur de la navigation rend excessifs les frais du transport des denrées, et la mal-adresse des négocians dépourvus de grands magasins de marchandises, en augmente encore le prix par les délais du départ des vaisseaux. C'est en partie pour cette raison que

les turcs préfèrent les petits bâtimens aux grands, pour le cabotage de cette mer ; ils les chargent indifféremment de tous les effets qui se présentent, sans aucun égard à leur arrimage. D'ailleurs l'on ne fait aucun ouvrage public pour l'avantage du commerce. Le mauvais état des chemins qui aboutissent aux différentes villes maritimes, le manque de quais ou cales commodes pour l'embarquement et le débarquement des denrées, occasionnent toujours des frais et des retards préjudiciables.

Les principales marchandises à exporter de ce pays, sont les grains (qui sont réservés ordinairement pour Constantinople), les laines, les bois, goudrons, chanvres, cire, miel, cuirs, coton et cuivre. L'on pourroit y porter des draps, du café, du sucre, des galons et dentelles d'or et d'argent ; mais il faudroit pour cet effet établir, dans les différentes échelles, des fac-

teurs protégés par le Gouvernement turc, de manière à les soustraire aux vexations des pachas et autres puissances subalternes. Il seroit aussi très-avantageux de porter du vin et quelques autres articles de France pour la Russie. Ce commerce seroit peut-être le plus lucratif, malgré les douanes exorbitantes et presque arbitraires qui y sont établies.

Quant à la partie militaire, les turcs ont deux moyens de protéger le commerce de la mer Noire, et d'assurer ainsi la subsistance de la capitale ; l'un, en y portant une marine supérieure à celle des russes, commandée par un chef habile et expérimenté ; l'autre, en se rendant maîtres, dès les premiers momens d'une rupture, du Bosphore Cimmérien ou détroit de Zabache, par la prise de Taman et de la partie de la Crimée qui en est voisine, et en s'emparant en même tems de Kilbourn pour fermer l'embouchure du Niéper

aux vaisseaux ennemis. La côte des abazes, bien disposée d'avance, fournira tous les moyens nécessaires pour la prémière de ces expéditions; il en sera de même d'Oczakow, qui bien approvisionné en troupes, munitions et bâtimens nécessaires, donnera la facilité de se porter rapidement sur Kilbourn et de le prendre avant que les russes aient eu le tems de le secourir.

CHAPITRE VIII.

Sur les moyens de défendre Constantinople d'une invasion du côté du canal de la mer Noire.

L'ENTRÉE du Bosphore ou canal de la mer Noire est défendue par deux anciens châteaux trop éloignés pour croiser leurs feux avec avantage, et trop foibles pour résister à l'artillerie des vaisseaux de guerre, toujours nombreuse; ou même à une attaque de vive force qu'on pourroit faire par terre, en débarquant quelques troupes dans les cales ou calanques voisines.

Les deux nouveaux châteaux construits en 1773 sur de mauvais plans, ne valent pas mieux, quoique plus rapprochés, et peuvent être également emportés par leur gorge qui est sans défense.

Les batteries nouvelles des deux cavacs construites en maçonnerie, de même que celles des châteaux précédens, et dont les embrâsures sont situées à quatre ou cinq pieds seulement au-dessus du niveau des eaux du canal, deviendroient impraticables par les feux supérieurs d'artillerie et de mousquéterie des vaisseaux de guerre. Il en seroit de même des batteries volantes placées sous des hangards, en quelques parties des quais de ce canal; le péril évident qu'il y auroit à se servir de ces pièces, les rendroit de nul effet et prouve leur inutilité. De plus toute cette artillerie est si défectueuse, qu'il ne seroit pas possible de compter ni sur la justesse du tir, ni sur la promptitude du feu si nécessaire en pareille occasion.

D'après cet exposé, il paroît probable qu'un ennemi supérieur en forces maritimes, qui tenteroit d'entrer dans ce canal, y réussiroit infailliblement;

mais si ces châteaux et batteries dont on vient de faire voir les défauts, l'empêchoient de hasarder une pareille entreprise, malgré l'apparence du succès, il lui seroit aisé de s'en débarrasser, en débarquant tant sur la côte voisine d'Europe que sur celle d'Asie, un petit corps de troupes qui les emporteroit d'emblée par leur gorge où il n'y a point de flancs, et où par conséquent l'escalade seroit facile. Cette manœuvre n'exige qu'une simple connoissance du local que l'ennemi naturel de l'Empire ottoman pourroit se procurer aisément.

Il y a plusieurs points de débarquement très à portée des anciens châteaux d'Europe et d'Asie, où dans une seule nuit on pourroit mettre à terre les troupes nécessaires pour les forcer, tandis que l'artillerie des vaisseaux feroit une diversion utile du côté de la mer. Ces points sont, du côté d'Europe, plusieurs cales ou calan-

ques, depuis le fanal jusqu'à Eski-fanary, sur environ quatre mille toises de longueur de côtes, qui servent ordinairement de retraite aux saïques du pays, et où les chaloupes de débarquement pourroient aborder. Du côté d'Asie, il y a également, à environ deux cents toises du château, une anse spacieuse et sablonneuse formée par un beau vallon, où coule un ruisseau qui a son embouchure à la mer dans cet endroit. Malgré la proximité du château, qui n'a aucuns feux dirigés sur cette partie et qui ne peut d'ailleurs rien découvrir dans cette anse, ce point seroit très-favorable à un débarquement. Indépendamment de cette anse, il y a encore, à sept ou huit cents toises plus loin, le golfe de Riva, divisé en deux parties par une presqu'île. Le mauvais château situé dans le fond du golfe au-delà de cette presqu'île, ne pourroit empêcher d'y mettre à terre les troupes nécessaires pour l'emporter en

même tems que celui du fanal d'Asie. Il faut observer que les vaisseaux de guerre qui doivent protéger le débarquement, peuvent mouiller partout très-près de la côte et sur un bon fond. Ainsi, il y a apparence que tous ces châteaux et ces batteries seroient emportés successivement dans une seule nuit, en prenant les précautions nécessaires, ce qui entraîneroit vraisemblablement la prise ou tout au moins la ruine de Constantinople.

Dans le cas où l'ennemi, ignorant la foiblesse et l'état actuel des défenses du canal, renonceroit au projet de forcer ce passage, il est probable que pour éviter des marches longues et pénibles dans des pays stériles ou déserts, il tenteroit une descente sur les côtes de la mer Noire les plus à portée de cette grande ville; qu'il y choisiroit un point facile à retrancher, et où il pourroit transporter et rassembler les

troupes et munitions nécessaires pour faire la conquête de la Turquie d'Europe.

Depuis le fanal et château d'Europe jusqu'à Eski-fanary, la côte bordée de rochers escarpés et de hauteurs difficiles à gravir, ne présente, comme on l'a déja dit, que quelques calanques étroites formées par des vallons et des ruisseaux qui se jettent dans la mer, suffisantes à la vérité pour débarquer les troupes nécessaires à un coup de main, mais pas assez spacieuses pour une descente générale. Il n'en est pas de même de la côte comprise entre Eski-fanary et le cap Noir, où l'on peut descendre aisément presque par-tout. Les villages de Domous-déré et de Yeni-keu, situés à environ demi-lieue des points principaux de desoente, fournissent des positions aisées à retrancher, et d'où l'ennemi pourroit se porter en une seule marche devant Constantinople. Une pareille entre-

prise suppose cependant des intelligences et même des secours de la part des habitans du pays qui ont le même culte et la même religion que l'ennemi ; ce qui seroit absolument nécessaire pour oser se présenter avec une armée peu nombreuse, et sortant de ses vaisseaux, devant une ville immense bien peuplée, à laquelle le désespoir tiendroit lieu de courage et de valeur.

L'on observera aussi que la nécessité d'approvisionner cette armée dans un pays presqu'inculte jusqu'aux portes même de Constantinople, et la difficulté de débarquer ses munitions dans des gros tems, sur une plage où l'on ne trouve aucun port, pourroient l'engager à faire sa descente plus loin de cette ville, et à s'emparer des ports d'Eincada ou de Zingucné-Skélessy, pour y rassembler successivement des forces plus nombreuses ainsi que leurs subsistances; ce qui lui donneroit le tems et les moyens de battre et de dé-

truire en détail les troupes ottomanes, avant que d'arriver à cette capitale, où leur fuite porteroit le désordre, la terreur et l'épouvante.

L'on peut conclure de ce qu'on vient de dire, que dans l'état actuel, l'ennemi peut choisir un des trois moyens détaillés ci-dessus, qui sont, 1.° de forcer le passage du canal avec une armée navale supérieure, pour se porter devant Constantinople, qu'il ruineroit aisément, ce qui paroît très-possible, s'il est bien instruit des défauts et de la foiblesse des châteaux et batteries destinées à défendre ce passage; 2.° de faire une descente entre Eski-fanary et le cap Noir, pour se porter ensuite rapidement et d'une seule marche aux portes de cette ville, entreprise hardie qui pourroit réussir si elle étoit secondée par les habitans de même religion, comme il y a peut-être lieu de le croire; 3.° enfin de descendre et de s'emparer d'un des ports

non fortifiés de la côte de la mer Noire entre le Bosphore et le mont Hœmus, ou même le Danube, d'où il pourroit faire successivement la conquête de toute la Turquie d'Europe, ayant toujours des communications libres pour ses approvisionnemens, ou pour faire sa retraite en cas d'échec. Ce dernier moyen paroît le plus sage et le moins sujet aux vicissitudes du sort, qu'on ne peut souvent ni prévoir, ni prévenir. Au reste, l'on sent bien que ces trois moyens d'attaque supposent des forces maritimes prépondérantes, et des approvisionnemens préparés long-tems d'avance. On va détailler maintenant les précautions défensives à prendre pour s'opposer avec succès à ces moyens d'offensive.

La défense du Bosphore ou canal de la mer Noire est très-facile ; la nature en a fait les premiers frais, en ne lui donnant que sept à huit cents toises de largeur, en le bordant de

hauteurs élevées de 30, 40, 50, 100 et jusqu'à 150 pieds, qui fournissent des emplacemens favorables à l'artillerie, et en lui procurant de bons mouillages où l'on pût disposer des batteries flottantes de manière à resserrer encore cette ouverture, et à lutter avec succès par leurs feux contre ceux d'une armée navale ennemie, à laquelle le local ne permet pas de s'étendre, ni de tirer avantage du nombre de ses vaisseaux. Mais il faut avouer que l'art a bien mal secondé la nature, malgré les dépenses considérables qu'on y a fait. De petits châteaux en maçonnerie dont les éclats seroient nuisibles à leurs défenseurs, dominés de toutes parts et susceptibles d'être enlevés d'un coup de main, ne sauroient opposer une grande résistance, ni empêcher le passage du canal; des batteries en terre et à barbette pour la facilité du tir à droite et à gauche, placées en différens endroits sur des

hauteurs naturellement disposées pour cet usage et solidement retranchées à leur gorge, renfermant les approvisionnemens nécessaires à leurs défenseurs, auroient été plus utiles et moins dispendieuses. Leurs feux successifs et plongeans, ne pouvant être atteints par l'artillerie des vaisseaux, les arrêteroient certainement dans leur course, soit en détruisant leurs agrets, soit en les brûlant ou les coulant bas ; il n'y a point de mortiers dans les châteaux et batteries actuellement existant ; l'on sait cependant combien les bombes sont à craindre pour les vaisseaux, et l'on ne peut douter qu'en tombant de batteries aussi élevées, elles n'y fissent un furieux ravage.

Les prames ou batteries flottantes d'un fort échantillon, mouillées au besoin dans les endroits convenables, seroient très-propres à seconder le feu des batteries hautes, à resserrer la largeur du canal, et vaudroient infini-

ment mieux que ces batteries basses en maçonnerie où les canonniers seroient écrasés par les éclats, et que celles appellées *volantes* où ils ne sont point à couvert.

Il y a apparence qu'avec une pareille disposition, on obligeroit l'ennemi à renoncer à cette entreprise, ou du moins à s'emparer auparavant de toutes ces batteries; ce qui demanderoit du tems, et une diversion de forces qui lui seroit nuisible, sur-tout si, comme on le croit nécessaire, on construisoit à l'entrée du canal une petite place de chaque côté capable de contenir environ deux mille hommes, et les magasins nécessaires aux approvisionnemens des batteries retranchées du canal et des côtes voisines. Il y a, tant du côté d'Asie que de celui d'Europe, des emplacemens favorables à leur situation, et tels qu'elles seront inattaquables aux trois quarts de leur pourtour; ce qui diminuera la dépense de

leur construction et les rendra susceptibles d'une meilleure défense. Ces plans sous lesquels on pourroit aisément pratiquer un camp retranché pour les troupes destinées à veiller à la défense des côtes voisines, seroient également très - avantageux pour appuyer la droite ou la gauche de la position que ces troupes pourroient prendre dans le cas où elles n'auroient pu empêcher la descente.

La défense de la côte d'Europe, depuis le Bosphore jusqu'au cap Noir, et même au delà de ce cap dans le second cas d'offensive, est également facile. Il n'y a pas d'apparence, comme on l'a déja dit, que l'ennemi débarque en force dans les cales ou vallons qui se trouvent entre le fanal d'Europe et Eski-fanary ; il est d'ailleurs très-aisé de s'y opposer, en faisant garder ces endroits, dans l'occasion seulement, par de petits détachemens retranchés sur les flancs de ces vallons vers leurs

extrémités, qui en empêcheront les approches par leur feu, et qui seront à portée de tomber en force sur les flancs de l'ennemi qui auroit débarqué malgré ce feu. Quant à la plage entre Eski-fanary et le cap Noir où l'on peut aisément faire une descente générale, il est nécessaire, 1.° d'établir deux fortins ou batteries retranchés sur ces deux caps, où ils seront très-bien placés; 2.° de choisir d'avance, et faire arranger les emplacemens que le terrain offre en grand nombre sur toute l'étendue de cette côte pour des batteries de flanc, composées de petites pièces de canon ambulantes, dont l'objet sera de tirer uniquement sur les chaloupes de débarquement; 3.° de placer deux corps de troupes composés d'infanterie et de cavalerie, l'un sur les hauteurs de Domous-déré qui bordent la côte, l'autre sur celles d'Yeni-keu, et de couvrir leur camp par quelques retranchemens; 4.° de

construire deux tours de signaux, l'une à la pointe d'Eski-fanary, et l'autre au cap Noir, dans les fortins ci-dessus proposés, pour signaler les bâtimens qui paroîtront, et avertir les troupes de se tenir sur leurs gardes. 5.° Au premier avis de l'apparition des vaisseaux, il faudra établir des postes le long de la côte, dans des endroits couverts, placer quelques pièces de canon dans les emplacemens disposés d'avance dont il est parlé ci-dessus, et faire de fréquentes patrouilles de cavalerie et d'infanterie, sur-tout pendant la nuit; 6.° placer aussi quelques grosses pièces de canon, et sur-tout des mortiers, sur les hauteurs les plus élevées, pour tirer de front sur les vaisseaux qui protégeroient le débarquement. 7.° Si, malgré toutes ces précautions, l'ennemi parvenoit à mettre quelques troupes à terre, il faudra les charger tout de suite, de front et de flanc, sans leur donner le tems de se reconnoître, et se mêler

le plus promptement possible avec elles pour éviter le feu des vaisseaux. 8.° Enfin, il sera essentiel d'établir des communications faciles et sûres entre les deux corps de troupes, afin qu'ils puissent se secourir mutuellement et se porter rapidement où le besoin l'exigera.

Au reste, toutes ces précautions ne demandent ni une grande dépense, ni un grand corps de troupes, parce que les points par où l'ennemi débarqué pourroit pénétrer, sont déterminés par le terrain, qui d'ailleurs ne lui permet pas de voir quelle est la quantité de troupes qui lui est opposée. De plus, la proximité où l'on est de Constantinople, donne aux ottomans la facilité d'y faire passer tels secours qu'ils jugeront à-propos, et d'établir même pour cet objet un camp considérable près de Belgrade, position centrale aussi utile pour protéger la côte que pour couvrir la capitale, appuyée par sa

droite à une forêt qu'on peut rendre impénétrable, par sa gauche à des vallons ou ravins escarpés, et ayant derrière elle une infinité d'autres positions presqu'inattaquables, sur lesquelles cette armée peut faire sa retraite en cas d'échec.

L'on a déja observé que la difficulté qu'auroit l'ennemi, dans de gros tems, pour débarquer les munitions de guerre et de bouche nécessaires aux troupes descendues, pourroit faire échouer son projet. D'un autre côté, les deux petits forts d'Eski-fanary et du cap Noir, l'obligeront à des attaques en règle, et le tiendront long-tems éloigné de la capitale, ou bien il les bloquera pour assurer ses derrières et ses convois, ce qui diminuera d'autant son armée; tandis que celle de la Porte peut augmenter à chaque instant. Toutes ces raisons prouvent combien il est aisé de s'opposer à un pareil projet, et il en est d'autres qui démontrent la né-

cessité de tenir les troupes ottomanes sur la défensive, quelque nombreuses qu'elles puissent être. Ce n'est enfin que par le choix des positions excellentes dont la nature a favorisé leur terrain, et par de bons retranchemens placés à-propos et avec discernement pour en augmenter la force, que des troupes non disciplinées et non aguéries peuvent lutter avec avantage, et triompher même dans la suite de celles qui sont accoutumées à l'ordre et aux manœuvres.

Le troisième projet d'attaque de l'ennemi, de tenter une descente à portée d'un des ports de la mer Noire, de s'en emparer, de s'y retrancher et d'y rassembler les troupes et les approvisionnemens nécessaires, exige les mêmes moyens de défense qu'on vient d'indiquer sommairement pour la côte de Fanaraky au cap Noir, qui en fait partie. De petites places bien disposées à tous les ports, des batteries en quel-

ques endroits de la côte, de petits corps de troupes campés près des points les plus susceptibles de défense, qui puissent se communiquer et se secourir aisément, des signaux, de fréquentes patrouilles, des positions centrales bien choisies pour pouvoir se porter rapidement aux endroits attaqués, pour s'opposer aux progrès de l'ennemi, s'il étoit assez heureux pour faire sa descente malgré tous ces obstacles, et pour servir enfin de point de ralliement aux troupes battues et dispersées : tels sont les moyens dont on peut se servir pour cette défense : nous ne les indiquons ici que d'une manière générale, parce qu'il faut, pour les détailler, faire auparavant une reconnoissance exacte de la côte, de ses ports, du terrain qui les environne et de ses communications.

J'observerai, en finissant, que ces moyens de défense ont été fournis à la Porte ottomane, dans un temps

où elle n'avoit pas encore séparé ses intérêts de ceux de la France ; si je me permets de les publier aujourd'hui, c'est afin de montrer aux turcs la faute qu'ils ont faite en se déclarant contre un allié puissant qui veilloit avec tant de soin à la sureté de leur Empire.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

Fin de la Table.

